T. 931. 28

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR

LA SUCCESSION DES MALADIES.

ESSAI INAUGURAL,

PRÉSENTÉ

A L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER,

Le 6 floréal an 11 (26 avril 1803 v. st.);

PAR LOUIS-ANTOINE L. DUPRÉ, de VALENCE, département de la Drome, Membre de la Société libre d'Agriculture, Commerce et Arts du même Département.

Et à quibus morbis ad quales transitus fiat.

HIPP. de morb. lib. 1.

A MONTPELLIER,

Chez COUCOURDAN, Imprimeur de l'École de Médecine, au bout de la descente du Cannau, rue du Berger, N°. 127. AN XI.

PATRI. ET. MATRI. DILECTISSIMIS.

CARISSIMOQUE. FRATRI.

UT. REVERENTIÆ. GRATITUDINIS. AMORISQUE. PIGNUS.

HOC. TENTAMEN. MEDICUM.

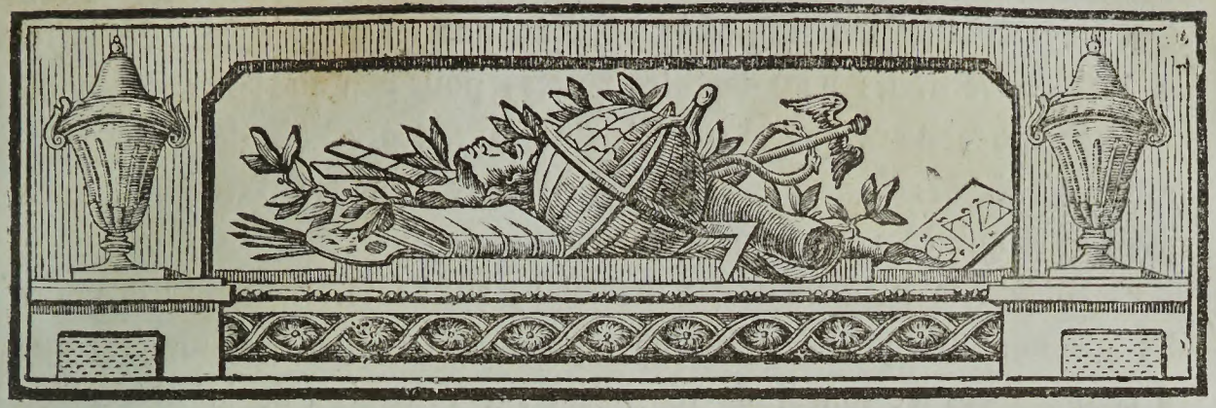
DICAT. VOVET. ET. CONSECRAT.

L. DUPRÉ.

A Monsieur Coutagnet

par son ami ---

L. Dufresse D. M. M.



CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR

LA SUCCESSION DES MALADIES.

Medici qui pro vitâ hominum quotidiè certant, id sibi propositum habere debent, ut à morbis gloriam accipiant, cùm vim eorumdem ubicumque inclinant, fregerint; in hoc uno sapientes ac potentes, cum reddunt hominibus incolumitatem, redditamque conservant. BAGL. *Op. omn. de fib. mot.*

IL n'est pas de jour, dit BAGLIVI, où le vulgaire ignorant n'accuse l'homme de l'art d'un événement qui n'est le plus souvent que l'effet nécessaire de la maladie elle-même, quoiqu'il soit vrai de dire que quelquefois aussi malheureusement, il est l'effet de l'imprudence du Médecin peu attentif à la marche de la Nature. La plupart des mala-

dies ont entr'elles une si grande affinité, une telle tendance à dégénérer et à se convertir les unes dans les autres, pour peu que les circonstances y donnent occasion, que le praticien ne saurait y veiller de trop près, pour prévoir ces changemens et s'y opposer, ou les favoriser, selon qu'ils sont nuisibles ou avantageux.

Cependant la succession des maladies, aussi intéressante par la nature des phénomènes qu'elle renferme, qu'importante par les lumières que sa connaissance et son étude répandent sur l'exercice de la Médecine, a été presque entièrement négligée. Les Médecins observateurs en ont, il est vrai, senti toute l'importance, et HIPPOCRATE recommande, de la manière la plus expresse, que l'on s'applique à son étude (1) ; mais il n'a pas traité cette matière *ex-professo*, il n'a fait que répandre çà et là des préceptes qu'il serait à souhaiter que l'on réduisit en corps de doctrine. GALIEN après lui s'en est occupé ; mais elle fut encore totalement abandonnée, et l'on ne trouve chez les modernes que quelques imitateurs du vieillard de Cos, qui en aient fait mention ; tels sont, MARTIAN, MERCURIALIS, ARÉTÉE, DURET, BAILLOU, HOLLERIUS, etc. et ce n'est encore que d'une manière vague et éparse.

RODERICUS A CASTRO (2), BAGLIVI et REGA en ont parlé plus récemment. BAGLIVI surtout se plaint, et avec raison, de l'oubli où est restée plongée jusques à lui une matière aussi intéressante, et qu'il regarde comme absolument neuve, puisqu'il dit n'avoir lu aucun auteur qui en traitât d'une manière particulière (3). Mais il s'est encore borné lui-

---

(1) *Qui de sanatione rectè inquirere velit, hæc animadvertere opportet, ... qui (morbi) postquam orti sint, dubii sint, an mala ab ipsis eventura sunt aut bona, et à quibus morbis ad quales transitus fiat.* De morb. *l.* 1.

(2) *Quæ ex quibus, sive de mutatione aliorum morborum in alios.* 1629.

PROSPER *ALPIN avait fait un ouvrage sur ce sujet, intitulé* : De variis morborum mutationibus ; *mais cet ouvrage est perdu.*

HOFFMANN en a parlé : med. ration. system. t. 3, *sect.* 1, *cap.* 10, *sous le titre* : De generatione morborum ex morbis.

(3) *Argumentum de morborum successionibus novum omninò est, nec*

même à rassembler un grand nombre de préceptes tirés de quelques Médecins observateurs, et surtout d'HIPPPPOCRATE, sans leur donner beaucoup de développement. GIANELLA et LORRY sont ceux qui de nos jours lui ont donné la plus grande étendue. Ce dernier surtout l'a développée avec cette méthode, cette élégance et cette profondeur qui décèlent à la fois le génie et les vastes connaissances de ce Médecin célèbre et hippocratique (1).

La succession des maladies est immense ; elle effraie au premier coup d'œil, et j'avoue que j'aurais été rebuté plus d'une fois, si je n'eusse compté sur l'indulgence de mes Maîtres ; elle exige en effet des connaissances qu'un faible Néophite est bien loin d'avoir acquises ; elle exige que l'on mette à contribution toutes les branches de l'art de guérir ; mais si toutes s'y rapportent, il en est quelques-unes qui ont avec elle un rapport plus immédiat, et dont la connaissance est d'une utilité plus particulière, soit pour aider à prévoir cette succession, soit pour en diriger le traitement quand elle a lieu, ou la prévenir, lorsqu'elle est imminente. Telles sont la Séméïotique qui nous apprend à lire dans l'avenir la tournure heureuse ou fâcheuse d'une maladie ; les sympathies qui, en même temps qu'elles sont les sources fréquentes des successions, offrent des moyens presque surs de les combattre ; et enfin la théorie des fluxions qui dépend des lois des sympathies, et renferme celle des métastases. J'en parlerai, mais d'une manière succincte, et je ne les développerai qu'autant que le comporte la manière générale dont je considère le sujet que je vais traiter.

Je parlerai d'abord des successions de maladies proprement dites, c'est-à-dire, de celles qui dépendent ou sont une suite immédiate d'une

---

quemquam adhuc legi autorem qui de illo intimè disseruerit. De morb. success.

(1) *GIANELLA, de succes. morb. collect. de Schlegel thesaur. pothol. therap. t.* 3.

LORRY, de præcip. morb. mutat.

affection antérieure , que la maladie succédanée soit favorable ou funeste. Telles sont les maladies périodiques précédées ou suivies d'autres affections, la conversion des maladies aiguës en chroniques et réciproquement ; les affections cutanées et celles qui sont habituelles ou héréditaires , et qui contrariées deviennent souvent fort dangereuses, etc. Je jetterai ensuite un coup d'œil rapide sur les maladies qui se succèdent, se remplacent et sont même des moyens de guérison les unes des autres, par l'effet de la succession ou de la révolution des âges et des saisons. Tel est le plan que je me suis tracé..... Il est vaste, il est grand sans doute, et mes moyens sont faibles : aussi éviterai-je d'entrer dans des détails que les bornes d'une Dissertation, et plus encore mon insuffisance, ne me permettent point de développer. Je ne puis l'envisager que d'une manière générale. Puissent, je le repète, mes illustres Maîtres regarder d'un œil indulgent ce Tribut académique, et me savoir gré des efforts que j'aurai faits !

§. I.

La vie est sujette à une infinité de modifications ; chaque instant voit finir et renaître une scène nouvelle ; mais soumise à des lois immuables, les phénomènes qu'elle présente, quoique se succédant sans interruption, ne s'écartent point du cercle que leur traça la Nature. Dépendante de l'organisation dont elle paraît le résultat, son but est d'écarter tout ce qui peut s'opposer au libre exercice des fonctions du corps qu'elle anime, et de veiller à leur intégrité. Or la maladie est une des modifications de la vie ; elle dépend du même principe, tend aux mêmes fins, et reconnaît les mêmes lois (1). Considérée d'une manière abstraite,

---

(1) GRIMAUD, *C. de F. t.* 1.

Annotare liceat quod, ut in pacatâ atque tranquillâ fonctionum exercitatione, sic et in ipso morborum tumultu, omnia eâdem lege reguntur, eandemque in actione Naturæ constantiam demonstrant ; eò in morbis admirandam magis, quò evidentioribus signis observandam se præbet. LORRY, de præcip. morb. mut.

elle est une et simple dans son essence ; mais les symptômes qu'elle présente, quoique dépendans d'une cause identique, varient à raison du lieu ou de l'organe que cette cause occupe (1). Combien de maladies en effet, qui dépendent du même principe, et qui cependant semblent n'avoir rien de commun entr'elles par la différence des phénomènes qui les accompagnent, et réciproquement, combien n'en voit-on pas qui, tenant à des causes différentes, offrent les mêmes apparences (2) ? C'est que chaque organe a sa vie, sa sensibilité particulière ; il doit donc être affecté différemment de tout autre, et produire des symptômes particuliers. De là la grande difficulté de reconnaître la cause d'une maladie, d'après ses symptômes, et la nécessité de l'étudier dans la nature même de cette maladie, c'est-à-dire, d'après l'analogie, l'épidémie régnante, les voies de solution qu'elle affecte, et surtout la méthode de traitement (3).

Ce défaut de rapports entre les causes des maladies et leurs effets ou les symptômes qui les accompagnent, est sans doute un obstacle souvent insurmontable, et ce n'est malheureusement que trop tard que le praticien découvre alors où l'ont conduit de fausses apparences. Combien de fois, en effet, n'est-on pas réduit à faire une Médecine purement symptomatique, et cependant le mal fait des progrès rapides, et ne se manifeste ensuite que pour faire le désespoir du malade et du Médecin ? Mais ce n'est pas le seul écueil que le praticien rencontre dans l'exercice de son art, il en est un autre non moins multiplié et qu'il trouve, pour ainsi dire, à chaque pas : c'est cette tendance qu'ont les maladies à changer de forme, à se convertir les unes dans les autres, et à se succéder réciproquement, soit par leur affinité ou leur analogie,

---

(1) *Morborum omnium unus et idem modus est, locus verò ipse eorum differentiam facit.* HIPP. de flat. SELLE, Rudim. pyretol. introd. §. 22.

(2) *Videntur morbi quidem inter se nihil simile habere propter diversitatem scilicet locorum, cum sit tamen una morborum omnium, et species et causa quoque eadem.* HIPP. de Flat.

(3) *Naturam morborum curationes ostendunt.* HIPP. SYDENHAM, STOLL.

soit par leur complication ou le mauvais traitement, soit enfin par la mauvaise constitution du malade, ou l'influence des agens extérieurs (1). C'est ici que le Médecin a besoin de la sagacité et de l'œil sévère de l'observateur exact, pour prévenir ou détourner le danger; mais d'un autre côté il ne doit pas être moins attentif à ces mouvemens heureux de la Nature qui tendent à chasser l'ennemi qui la presse, et à les favoriser lorsqu'ils se présentent. *Arti decus ingens, utilitas insignis incumbit quoties auxiliatricem se jactare potest* (2).

La Séméïotique est donc essentiellement liée à ce sujet, puisque le grand art consiste à recueillir les signes qui annoncent que tel ou tel état aura lieu. *Nusquam enim fit mutatio subita in morbis, quin præcedant signa quædam ejusmodi mutationis aut solutionis* (3). Mais si cet art sublime est une des parties les plus intéressantes de l'art de guérir, et la plus essentielle au praticien, il est aussi malheureusement le plus difficile à acquérir. Il ne suffit pas, en effet, d'avoir une connaissance parfaite des fonctions des différentes parties et de leur action réciproque, ni de connaître l'effet que produit une maladie dans telle ou telle circonstance déterminée, puisque les circonstances se modifient et changent comme les sujets auxquels elles appartiennent; cela ne suffit pas, dis-je, pour posséder parfaitement la science des signes, il faut encore que la Nature nous ait doués de cette finesse dans les sens, de ce tact, de cette sagacité d'esprit qui fait que l'on saisit au premier coup d'œil et dans tout son ensemble, une foule de circonstances et de phénomènes particuliers d'où nous puissions tirer un jugement prompt et sain.

C'est cette précieuse faculté qui n'est pas distribuée également à tout le monde, et que l'on nomme Génie, qui seule caractérise le vrai Médecin et le sort, pour ainsi dire, de la foule. C'est parce que HIPPOCRATE

---

(1) *BAILLOU remarque que le passage d'une maladie à une autre décèle ordinairement un virus caché.* Id enim (virus quodam) declarat subita mutatio et transitus morbi in alium. Epid.

(2) *LORRY, de præcip. morb. conv. p.* 319.

(3) *HOLL. in aph. comm. aph.* 27, *sect.* 2.

là posséda au suprême degré, que les Médecins de tous les âges le placèrent toujours au premier rang. Que l'on consulte ses œuvres et surtout ses aphorismes, ses prénotions de Cos, ses épidémies; et l'on verra jusqu'où la sagacité de ce grand homme avait su pénétrer dans les secrets de la Nature. Aussi ne saurait-on trop méditer ses œuvres. *Qui benè callet* HIPPOCRATEM, *felix erit in prognosi aliter minimè* (1).

Sympathie

Les sympathies jouent aussi un rôle très-important dans les successions des maladies; leur connaissance est une autre source de lumières qui doit éclairer le praticien, et lui servir de fil dans ce Dédale obscur. C'est par les sympathies que de nouvelles affections viennent souvent se joindre aux premières et les aggraver; mais c'est aussi par elles que la Nature se débarrasse quelquefois de la cause morbifique, en la transportant et la fixant sur une partie moins importante à l'intégrité des fonctions, et qui soutient quelque rapport avec le siége primitif de la maladie. De là la nécessité de leur étude et la méthode à suivre dans l'application des moyens curatifs.

On entend généralement par sympathie la correspondance de deux ou de plusieurs organes entr'eux, en sorte qu'ils partagent ou se communiquent leurs affections, sans que les organes intermédiaires y participent.

Suivant le Professeur BARTHEZ, la sympathie particulière de deux organes a lieu, lorsque l'affection de l'une occasione sensiblement et fréquemment une affection correspondante de l'autre, sans que cette succession puisse être rapportée aux lois de la mécanique, ni même à l'ordre général et connu des fonctions du corps vivant (2). Et il conclut de là avec raison qu'on ne peut déterminer les sympathies, que d'après l'observation.

En effet, on a cherché long-temps à expliquer les phénomènes des sympathies; toutes les théories se sont exercées tour à tour sur leurs causes, mais toujours les explications ont été insuffisantes; l'observation répétée des phénomènes a pu seule lever un coin du voile qui les couvre;

---

(1) *BAGLIVI, de morb. success.*

(2) *Science de l'h. p.* 142.

c'est un de ces secrets que s'est réservée la Nature, et que notre faiblesse ne nous permet d'approfondir que d'une manière bien imparfaite.

L'observation, ce guide sûr que les anciens suivirent avec tant d'avantage, a donc aussi fourni quelques lumières aux modernes assez philosophes pour ne consulter qu'elle ; elle leur a appris que des organes très-éloignés les uns des autres, et qui n'ont aucun rapport sensible de communication entr'eux, peuvent être affectés en même temps ou successivement. Ainsi on remarque la plus étroite sympathie entre la matrice et la tête, le diaphragme et la membrane pituitaire, les organes de la génération et la gorge, etc. (1).

Long-temps l'on n'expliqua les phénomènes sympathiques que par le moyen des nerfs, de leur distribution et leurs anastomoses ; mais cette théorie a été démontrée insuffisante par une multitude d'observations pathologiques : il est donc plus raisonnable d'admettre, avec le Professeur BARTHEZ et le plus grand nombre des Physiologistes modernes, outre les sympathies des organes liés entr'eux par des rapports sensibles, celles qui sont fondées sur la similitude de structure et de fonctions des organes, et sur leur dépendance d'un même système (2).

Parmi les sympathies des systèmes d'organes, celles qui tiennent aux divers ordres de membranes répandues dans le corps humain, méritent

---

(1) *POUTEAU offre une foule d'exemples qui démontrent l'étroite correspondance de la poitrine avec la tête, et les organes de la génération dans les deux sexes.* Voyez surtout l'observ. 46, t. 1, p. 500. LORRY, l. c. p. 16. Vocis gracilitatem solvit varix ad sinistrum et dextrum testem. HIPP. Epid. 2, sect. 5. *Telle est, dit le Professeur BAUMES, la correspondance intime et si connue des parties génitales avec les organes de la respiration, qu'il se fait une succession de maladies et un développement simultané de leurs fonctions respectives* Pht. pulm. t. 1.

(2) *BAGLIVI fonde aussi les sympathies sur les mêmes rapports des organes entr'eux. Sympathiam sive consensionem quatuor potissimùm de causis fieri jure nempè originis, vicinitatis, usûs et communicationis officii.* De fib. mot. lib. 1, cap. 10.

un rang distingué. C'est aux recherches de l'ingénieux BICHAT que nous devons leur connaissance plus parfaite ; c'est à l'aide des faits nouveaux qu'il a recueillis, des propriétés qu'il leur a reconnues, qu'il a élevé une théorie solide et lumineuse qui sert à expliquer une foule d'effets sympathiques qui n'avaient point été bien appréciés jusqu'à lui. Tels sont le prurit dans le nez, causé par la présence des vers renfermés dans les intestins, l'inflammation de la plèvre qui se propage aux méninges, etc. (1) De là la nécessité de reconnaître avec GRIMAUD que les moyens de sympathies sont bien différens, dans les différentes maladies, selon la diversité des systèmes d'organes qu'elles affectent plus spécialement (2).

Il est aussi un autre genre de sympathies dont les effets sont aussi curieux que difficiles à expliquer ; mais on les rencontre rarement, et on ne peut les rapporter qu'à l'idiosyncrasie du sujet (3).

Sans m'arrêter aux autres modes de sympathies, je passerai à celles qui lient entr'eux les organes placés dans une même moitié latérale du corps, comme bien plus importantes à l'art de guérir, puisqu'ils sympathisent bien plus fortement, et donnent lieu à des phénomènes aussi fréquens qu'intéressans à connaître.

Non-seulement l'anatomie démontre un raphé général qui sépare bien sensiblement le corps en deux parties latérales égales par un plan qui passerait suivant l'axe ; mais encore ces phénomènes le prouvent d'une manière incontestable (4). Ainsi on a vu un ictère n'occuper qu'une moitié du corps d'une manière si tranchante, que le nez etait partagé en deux parties, l'une jaune et l'autre de couleur naturelle (5). L'on voit

---

(1) *Trait. des memb.* passim.

(2) *Cours de fièv. t.* 4, *p.* 23.

(3) BARTHEZ, *Sc. de l'h.* POUTEAU, *t.* 1, *obs.* 59.

(4) DUPUI, *Diss. de hom. dextro et sinistro collect. de Schleg. t.* 1. LORRY, *de morb. cut.* BORDEU, *tissu muq. Recherches sur les gl.* Le Professeur FOUQUET, *Traitement de la petite vérole, p.* 174. SCHENKIUS. *Obs. med. variol.*

(5) MORGAGNI, *de sed. et caus. morb.* BARTHEZ *Sc. de l'hom.* De SEZE, *recherc. sur la sensib. p.* 120 *et suiv.*

tous les jours des paralysies n'affecter qu'un côté, tandis que l'autre jouit de toute l'énergie de la vie ; lorsque le foie est affecté, la douleur se fait ressentir à l'épaule droite, et l'hémorragie a lieu par la narine du même côté, etc. Les anciens n'avaient point laissé échapper cette correspondance, et ils y faisaient la plus grande attention dans le traitement des maladies (1). Les diathèses ont aussi, selon quelques auteurs, un côté qui leur est plus particulièrement affecté ; ainsi les affections phlogistiques et bilieuses intéressent plus ordinairement le côté droit, et les affections pituiteuses ont une sorte de prédilection pour le côté gauche (2). Les métastases, les crises salutaires ont coutume de se faire par des organes correspondans d'un même côté, et c'est ce que HIPPOCRATE a consigné d'une manière claire et évidente dans le sixième liv. des épidémies, sect. 2 (3).

Il serait facile d'apporter un plus grand nombre de preuves de l'étroite sympathie qui lie les organes placés dans une même moitié latérale ; mais celles-ci me paraissent suffisantes. La connaissance de cette liaison importe d'autant plus, qu'elle éclaire la conduite à tenir dans le traitement des maladies causées par fluxion. Je reviendrai bientôt là dessus.

— L'on admet en général trois modes de mutations ou de successions de maladies. 1°. L'Épigénèse ; 2°. la Métaptose, et 3°. la Métastase. Ils sont tellement dépendans des sympathies diverses, que c'est toujours selon

---

(1) *Peripneumonicis quibus lingua tota alba ac aspera fit, ambæ pulmonis partes inflammatæ sunt, quibus verò dimidium, una juxtà quam apparet.* HIPP. prænot. *BORDEU a confirmé la vérité de cette observation.* Tissu muq. p. 179.

(2) *GRIMAUD, l. c. t. 2, p. 35.*

(3) *E directo et laterum et præcordiorum intensiones et splenis elevationes, et è naribus eruptiones, et aures è directo. Horum plurima ad oculos, utrum igitur omnia ? Aut quæ quidem ex infernis sursum è directo qualia sunt, etc. etc.*

Splenes verò elevati, his sanguis ex sinistrâ nare. épid. 3. *Sanguinis eruptiones in naribus è contrario, malæ, veluti si in splene magno ex dextrâ nare fluant.* prædict.

les lois qui règlent celles-ci, que l'on parvient à s'opposer à quelle que ce soit de ces mutations, quand elle a lieu, ou à la favoriser, selon le danger ou l'avantage qui doit en résulter.

L'épigénèse est une succession de maladies dans laquelle une affection nouvelle se joint à la première et l'aggrave (1). Elle ne dépend pas de la cause, mais elle est un effet de la maladie elle-même, soit que celle-ci modifiant le corps d'une certaine manière, ait développé et mis en acte la nouvelle affection; soit que cette dernière arrive sans qu'on ait pu la prévoir ou l'éviter.

L'épigénèse a toujours lieu au détriment du malade; c'est ce que quelques auteurs appellent *épigénomène*, espèce de symptôme toujours fâcheux, *mali ominis*. Ses causes ordinaires peuvent être prises dans le défaut ou l'excès des forces, la dépravation des humeurs, la grande sensibilité ou mobilité du système nerveux. On peut encore y ajouter l'influence des causes extérieures, les intempéries de l'air, les affections morales, la mauvaise nourriture, etc. Les sympathies influent cependant encore d'une manière plus particulière sur sa production; il est rare, en effet, qu'un organe, surtout important, soit affecté, sans que quelqu'autre ne le soit en même temps ou successivement. Ainsi le foie et la tête se réfléchissent réciproquement leurs affections; la matrice et les mamelles partagent ordinairement les maux qui affligent l'une d'elles, etc.

Quant au traitement, il est aisé de voir que l'on doit malheureusement être borné à faire souvent une Médecine purement symptomatique, d'après ce précepte : *semper urgentiori succurendum*; à moins que, reconnaissant la source du mal, on n'aille droit à la véritable cause. au reste ce traitement, quoique aussi important que le traitement essentiel, doit cependant lui être subordonné (2).

La métaptose et la métastase se rapprochent infiniment ou plutôt ne

---

(1) *In epigenesi malum malo, morbus morbo, veteri causæ nova accedit eique jungitur.* LORRY, loc. c.

(2) *SELLE, med. clin. t.* 1, *p.* 55.

sont qu'une nuance l'une de l'autre ; il y a, selon LORRY (1), cette seule différence que dans la métaptose, la maladie primitive se change et passe en une maladie plus grave, qui n'est qu'une dégénération de la première ; qu'elle suppose non-seulement la prostration des forces, mais encore l'inertie et l'aberration de la Nature, et que conséquemment elle est toujours funeste. La métastase au contraire peut être quelquefois salutaire. C'est, dit le même auteur (2), une espèce de crise qui, bonne ou mauvaise, suppose toujours une sorte d'énergie et d'efforts de la part de la Nature qui peut, il est vrai, s'égarer quelquefois, mais que l'art peut ramener plus facilement dans la bonne voie. Il considère d'ailleurs cette dernière comme une espèce de métaptose (3). On leur applique aussi le même traitement ; Cette distinction ne paraît donc que spéculative et de simple théorie ; l'on peut donc regarder la métaptose comme une métastase funeste, et les confondre, avec la plupart des auteurs, sous cette dernière dénomination (4).

Le tissu cellulaire est ordinairement le siége des métastases ; c'est par lui que se correspondent des organes très éloignés, et qui paraissent n'avoir rien de commun entr'eux ; il les pénètre tous intimement. C'est une sorte d'atmosphère, dit BORDEU, dans laquelle les humeurs ont un cours libre et aisé ; mais cette correspondance est encore plus étroite et plus forte entre les organes placés *è directo*, puisque, selon le même auteur, les matières contenues dans un des côtés du corps, et qui pénètrent la substance cellulaire, ont beaucoup plus d'aisance à s'étendre en haut et

---

(1) *In metaptosi mutatur prior ipse morbus et in novum transit..... Arguat semper per se mala naturæ prostratæ, aut inertiam, aut aberrationem.* l. c.

(2) *Metastasis fit semper à Naturæ viribus criseosque speciem sive bonam sive malam comprehendit.* l. ci.

(3) *Differt etiam (metaptosis) à metastasi quæ tamen maximam metastaseon partem comprehendit, ut genus à specie.* l. c.

(4) *SELLE les confond sous le même nom de métastase, et les distingue seulement en métastase critique et métastase symptomatique.* Med. clin.

en bas qu'elles n'en ont à passer d'un côté à l'autre (1).

Si la métastase paraît inopinément et avant qu'il y ait des signes de coction, ou si même après la coction, et tout annonçant l'issue la plus heureuse, la Nature par une cause quelconque troublée ou manquant de forces nécessaires, n'opère qu'une crise incomplette, et que la métastase se porte, des parties peu essentielles à la vie, vers des organes importans, les résultats en seront toujours funestes; c'est ce qui arrive lorsque le mouvement fluxionnaire se dirige vers le foie, l'estomac, les poumons, ou ce qui est bien plus à redouter, vers le cerveau qu'il frappe le plus souvent d'un coup mortel (2). Ici le Médecin doit se tenir sur ses gardes, et être prêt à agir si l'occasion le demande; tandis qu'il doit au contraire rester tranquille spectateur, lorsque tout annonce que la Nature peut se suffire à elle-même; et que la crise sera complette; car alors il n'est plus de danger ultérieur à craindre, point de succession de maladie (3).

La métastase s'opérant par un mouvement fluxionnaire, et reconsant les mêmes lois, il est évident qu'on doit appliquer à leur traitement les mêmes principes qui dirigent dans celui des fluxions.

On appelle fluxion tout mouvement qui porte le sang ou une autre humeur sur un organe particulier avec plus de force ou suivant un autre ordre que dans l'état naturel (4).

La partie d'où elle part se nomme *pars mandans*, et celle qui en est le terme, *pars recipiens.*

La grande majorité des auteurs reconnaissent deux causes générales de fluxions, savoir; irritation vive ou spasme, et atonie ou faiblesse na-

---

(1) *Tissu muq. p. 66. 75.*

(2) *Omnis humorum metastasis quæ liberam non habet exclusionem, ibi morbum facit ubi subsistit. Ita sanguis nimiùm biliosus si caput ferat, nec per hemorrhagiam exit, paraphorica parit in cerebro mala.* BAGL.

(3) *Perfectâ enim crisi solvitur morbus integrè, non autem in alium morbum permutatur.* HOLL. comm. in aph. HIPP.

(4) *BARTHEZ, Mém. de la Soc. d'émul. de Paris.*

turelle ou acquise de l'organe qui devient le *pars recipiens*. C'était aussi l'opinion des anciens (1). De là leur division par les modernes en *fluxions actives* et en *fluxions passives*. Les premières semblent assez démontrées par les expériences de HALLER et de SPALANZANI, dans lesquelles un vaisseau étant piqué ou irrité dans un point; ce point devient le centre de fluxion des humeurs qui y abordent de toutes parts (2). L'irritation d'une partie, par une inflammation locale, offre le même phénomène (3). *Calor et dolor trahunt*, a dit HIPPOCRATE.

Les secondes où les fluxions passives sont assez fréquentes, pour ne pouvoir être révoquées en doute; c'est surtout dans les métastases qui sont la suite des maladies humorales caractérisées par une faiblesse radicale, ou une ataxie qui ne permettent pas à la nature d'ellaborer convenablement la cause qui l'offense; c'est, dis-je, dans ces métastases que l'on remarque ce genre de fluxion. Leur mouvement se dirige toujours vers le côté le plus faible, ou qui offre le moins de résistance; or, cette faiblesse relative est ou naturelle ou acquise. CELSE, BAGLIVI, ZIMMERMANN ont reconnu la première. » Cette partie plus faible, dit » l'Auteur Allemand, est celle où les suites de chaque émotion un peu » vives, se manifestent principalement (4). » Quant à la faiblesse acquise, elle peut l'être par le genre de vie, l'âge, le sexe, le tempérament et plus souvent encore, par les maladies qui auront affecté tel ou tel organe; circonstances, qui toutes influent sur le siége et la forme de la maladie nouvelle, par la tendance habituelle des mouvemens vitaux

---

(1) HIPP. *de Glandulis. Duplex autem fluxionis est occasio, altera quandò materia mobilis ad imbecilliores partes ab aliis detruditur, altera quandò eadem attrahitur.* GALENUS.

(2) *Exp. sur la circul. du sang*, 42, 45, *etc.* HALLER *exp. sur l'irrit.*

(3) VIQ D'AZIR, *art. aiguillon. Encyclop.* HOFFMANN, CULLEN.

(4) *Trait. de l'exp. t.* 3, *p.* 345. *Rarò quisquam non aliquam partem corporis imbecillam habet.* C. CELS. de re med. lib. 1, cap. 3. HOFF. t. 3, cap. 10 med. rat. system. THYERI, méd. expérim. c. 4, §. 1.

qu'elles établissent sur cet organe (1). *Si qua antè morbum pars laboraverit, ibi morbi sedes.* HIPP.

On peut conclure de là, que toute fluxion est en général le produit de la distribution vicieuse des forces, puisque l'équilibre existant, il serait impossible que les humeurs abandonnassent leurs cours ordinaire, pour se porter dans un endroit insolite, et y produire une maladie. C'est ce qui arrive cependant souvent dans celles où la crise a de la peine à se faire, ou ne se fait qu'imparfaitement ; et ce transport d'un lieu dans un autre, est ce qu'on appelle proprement *métastase.*

Dans toute fluxion, il y a toujours un appareil, une synergie de mouvemens qui se dirigent vers l'organe qui en est le terme. Or, que l'organe qui est menacé du mouvement fluxionnaire, soit dans un état d'atonie ou de faiblesse, qui fait que la fluxion s'y porte d'une manière passive ; ou qu'il soit dans un état d'orgasme ou de vive irritation, qui attire fortement à lui les humeurs ; le traitement consiste toujours à rompre ou à détourner cette synergie, ou à la favoriser, selon que l'organe menacé est plus ou moins essentiel à la vie (2) : et ce traitement varie non-seulement relativement aux périodes de la fluxion, mais encore à ses élémens.

On y parvient en appliquant des moyens d'irritation, sur des points plus ou moins éloignés du terme de la fluxion ; ces irritations sont appelées *dérivatives*, lorsqu'elles sont appliquées près du terme de la fluxion, et *révulsives*, lorsqu'on les applique sur des parties éloignées.

La synergie et la sympathie sont en raison inverse l'une de l'autre. Dans la première, en effet, les forces convergent de toutes parts vers un organe, et tendent à y augmenter la fluxion ; dans la seconde, au contraire, la Nature est appelée à diviser ses forces, et à les diriger vers

---

(1) ZIMMERMANN, *loc. cit.* CELSE *a dit : Cùm omnibus morbis obnoxia maximè infirmitas sit.* lib. 1 c. 3.

(2) *Revellere oportet si non quà oportet repant, si verò quà oportet, his oscula aperire oportet qualiter singula repunt.* HIPP. de morb. popul. l. 6, s. 2.

deux ou plusieurs endroits différens; de là la nécessité d'appliquer ces moyens de *dérivation* ou de *révulsion* sur les organes, que l'observation a démontrés sympathiser le mieux avec le terme de la fluxion, et surtout sur ceux placés dans une même moitié latérale; *secundum rectitudinem loci affecti.*

Les révulsifs doivent être préférés aux dérivatifs, lorsque le mouvement fluxionnaire est dans son premier période, ou imminent, ou qu'il se forme d'une manière active et continue; parce que n'étant point établi d'une manière fixe, la Nature peut encore être sollicitée à diriger ses mouvemens ailleurs, et profiter des secours que l'art lui offre. Mais si la fluxion est fixée depuis long-temps, ou qu'elle se continue avec lenteur, les mouvemens devenus habituels, sont trop concentrés; l'organe est comme isolé: c'est en vain que l'art irait chercher au loin à reveiller des sympathies qui sont rompues; on doit donc se rapprocher alors de l'organe affecté, et appliquer l'irritation dérivative sur les parties qui l'avoisinent, et qui gardent avec lui quelque rapport de sympathie (1).

Ces principes s'appliquent surtout aux fluxions dont le terme est seul bien déterminé, les parties d'où elles partent n'étant connues que vaguement (2). Mais si l'organe d'où part la fluxion, est seul bien connu, et qu'incertain sur la direction qu'elle prendra, on redoute que la métastase ne soit dangereuse, en se portant sur quelque partie délicate, comme il arrive dans les maladies cutanées, les ulcères, etc. on appliquera l'irritation dérivative, non près de la partie nouvellement affectée, mais près de celle ou sur celle même où était fixée la maladie auparavant.

Tels sont les points de la pathologie et les principes généraux, sur lesquels repose plus particulièrement la doctrine de la succession des maladies; j'ai donc cru qu'il était nécessaire et plus méthodique de les rappeler d'une manière succincte, avant d'en faire l'application, et comme devant me servir de guide dans la route pénible que je vais parcourir.

---

(1) BARTHEZ, *Mém. de la Soc. d'émul. de Paris.*

(2) BARTHEZ, *ibid.*

§. II.

Les maladies aiguës sont celles qui se terminent bientôt, soit par la mort, soit par une prompte coction de la cause morbifique. (SYDENHAM) (1). Cette coction suppose toujours une certaine énergie, et de l'activité de la part de la Nature, et par conséquent le plus souvent un mouvement fébrile. Aussi la fièvre était-elle regardée par les anciens, comme une condition nécessaire aux maladies aiguës; puisque HIPPOCRATE n'appelait vraiment de ce nom, que celles qui étaient accompagnées ou dépendantes de la fièvre. Il paraît ranger au premier rang, la fièvre ardente, la phrénésie, la péripneumonie, la pleurésie, l'angine [2].

Lorsque les maladies sont simples, ce qui est bien rare, que le sujet sur lequel elles sévissent, est d'une bonne constitution; que la Nature libre et aisée dans tous ses mouvemens, n'est troublée par aucune circonstance défavorable, elles parcourent leurs divers périodes avec régularité, et arrivent le plus souvent à une heureuse terminaison. Ainsi une fièvre inflammatoire simple, se termine par la résolution, ou par une hémorragie, des sueurs ou des urines, et quelquefois par un flux de ventre. La pleurésie, lorsqu'elle est légère, a à peu près les mêmes terminaisons, elle se juge encore par les crachats [3].

Mais cette régularité et cette énergie n'ont pas toujours lieu; l'on rencontre rarement aussi cette simplicité, le plus souvent il y a complication, et mille causes concourent à les faire dégénérer, ou à leur faire prendre d'autres formes. Parmi ces causes, on peut compter principalement la trop grande sensibilité, une faiblesse plus ou moins générale et profonde, qui ne permet à la Nature de n'opérer que des

---

(1) *Quidam enim [morbi] breves utique sunt qui citò vel tollunt hominem, vel ipsi citò finiuntur.* CEL. l. 3, c. 1.

Acuti morbi plerumque in quatuordecim diebus judicantur. HIPP. de judic.

(2) HIPP. *De morb. lib.* 1.

(3) STOLL, *Aphor. sur la fièvre.*

crises incomplettes, ou l'en empêche absolument, enfin le vice du traitement. De là ces métastases funestes sur différentes parties, la foule de maux succédanés qu'elles produisent, et dont le danger est toujours proportionné à la sensibilité particulière, et à l'importance de l'organe devenu le siége nouveau de la maladie. C'est ainsi que le passage de la pleurésie en pneumonie, de celui-ci en phrénésie, est facile et de mauvais augure ; parce que, dit BAGLIVI [1], dans l'une et l'autre succession, la métastase se fait d'un organe moins important sur un autre qui l'est davantage. La fièvre ardente ou bilieuse générale, est souvent accompagnée de toux qui doit faire craindre, dit GRIMAUD [2], que l'effet de la maladie ne se porte sur le poumon, et n'y détermine une péripneumonie bilieuse ; succession assez ordinaire à cette fièvre quand elle tourne mal, etc. [3]. Au contraire, lorsque la métastase se dirige dans cette maladie, ainsi que dans l'affection des poumons, vers les extrémités inférieures ou vers les parotides, c'est de bon augure [4] ; parce que ces nouvelles affections n'apportent que peu d'altération dans les fonctions essentielles, qu'elles ne présentent pas autant de danger et peuvent, soit par le secours de l'art, soit par les propres forces de la Nature, juger quelquefois complètement la maladie primitive.

Les maladies peuvent encore changer, non-seulement par rapport aux organes, mais encore par rapport à leur nature propre, et cette espèce de succession qui tient surtout à la sensibilité excessive, ainsi qu'à un traitement mal dirigé se rencontre presque aussi fréquemment que les autres. SYDENHAM nous apprend combien les maladies sont suscep-

---

(1) *De morb. success.*

(2) *Cours de fièv.*

(3) *Ex ardente febre desinit in pulmoniam frequentissimè.* HIPP. de morb.

(4) *Quibuscumque ex inflammati pulmonis morbis, abcessus circà aures fiunt et suppurantur, aut ad infernas partes ac fistulantur, hi superstites evadunt.* HIPP. prænot. lib.

Quibus in febribus ardentibus coxarum dolor, etc. Febrim ardentem solvit. HIPP. de judicat.

tibles de s'altérer dans leurs cours ; puisque, dit-il, la même fièvre, de quelque genre qu'elle soit, doit être traitée d'une manière un peu différente dans son commencement, et dans ses divers périodes [1] ; ce qui suppose nécessairement si non le changement total, du moins l'altération de la cause matérielle. Il dit encore que la fièvre épidémique continue de 1661, devenait facilement intermittente, ce qu'il attribue à la fièvre stationnaire qui avait ce type, ou aux trop grandes évacuations [2]. La fièvre inflammatoire confirmée est très-souvent la suite d'une éphémère prolongée ou inflammatoire imminente, par l'effet d'un traitement vicieux ; elle peut encore, par la même raison, se convertir en putride, et devenir très-dangereuse : on voit clairement que dans ces trois états, les moyens curatifs sont différens. Si la fièvre inflammatoire attaque particulièrement un organe, un viscère quelconque, la suppuration, ou le squirre, le cancer et la gangrène, seront ses effets subséquens. Quant au traitement, il devra être varié aussi suivant l'affection et la nature de l'organe affecté.

L'état nerveux passe rapidement à l'état inflammatoire [3] ; de là vient que quelques auteurs, et surtout SARCONE, regardent la pleurésie comme l'état nerveux qui précède l'état inflammatoire de la péripneumonie en laquelle elle dégénère. C'est là-dessus qu'est fondé l'usage de l'opium dans le premier état de la pleurésie, parce qu'alors cette affection est regardée plutôt comme spasmodique, que comme décidément inflammatoire, cette dernière contr'indiquant, comme l'on sait, l'opium [4].

---

(1) *Med. prat.* (2) *Ibid.*

(3) GRIMAUD, *Cours de fièv. t.* 1, *p.* 313.

(4) « *Ce génie nerveux s'annonce par la douleur et la péripneumonie est plus décidément humorale, et comme dans la succession des maladies, le génie nerveux précède assez communément le génie humoral, on doit entendre l'aphorisme d'*HIPPOCRATE, à pleuritide peripneumonia, *d'un changement, non dans le lieu, mais dans la nature même de la maladie* ».

« SARCONE *donne le nom de pleurésie à l'affection des parties sensi-*

SELLE dit que la fièvre putride peut se changer en inflammatoire [1], et STOLL cite un exemple de pleurésie bilieuse simple, ou au moment de l'être, et qui se changea en inflammatoire, et exigea dès lors les saignées et la tisane d'orge [2].

Parmi les causes capables d'altérer une maladie, le vice du traitement est certainement la plus commune, et celle qui mérite le plus d'attention; on ne saurait donc trop insister là-dessus. Chaque jour, en effet, nous offre les tristes résultats d'une polypharmacie meurtrière ou d'une routine aveugle. Combien de maladies inflammatoires simples ne sont-elles pas rendues putrides et mortelles, par la méthode incendiaire des uns, et combien ne voit-on pas encore des hydropisies, des cachexies, des faiblesses plus ou moins radicales et longues, être la suite de la méthode diamétralement opposée de quelques autres? Que de fièvres bilieuses et pituiteuses exaspérées, et devenues sans ressource, par la privation du fluide précieux, qui seul pouvait encore soutenir la Nature accablée. C'est bien ici le cas de s'écrier avec BAGLIVI : *ignorantia Medici ægro alter est morbus* (l. c.) ! Ceux-là seuls sont sages, qui savent garder un juste milieu, épier la Nature, l'imiter, et ne rien faire qui puisse la troubler dans ses mouvemens, toutes les fois qu'ils paraissent bien ordonnés. On ne doit jamais perdre de vue ce précepte sacré du père de la Médecine, *Medicus Naturæ Minister, sed non Dominus.*

Un remède administré mal à propos est toujours dangereux, *naturâ repugnante irrita sunt omnia*, a dit HIPPOCRATE. BAGLIVI a vu plusieurs fois une purgation donnée à des phtysiques, déterminer une diarrhée, qu'il n'était plus dans son pouvoir d'arrêter; elle dégénérait bientôt en colliquation, et se terminait par la mort. (l. c.). Nous lisons dans

---

bles de la poitrine, et le nom de péripneumonie à l'affection des parties vasculaires ». GRIMAUD, C. de fièv. t. 2, p. 27.

(1) *Méd. clin.*

(2) *Méd. prat. t. 1, p. 20.*

HIPPOCRATE, *at qui suppuratum curat, si alvus proflua fiat, ipsum perdit.* BORDEU a démontré le danger d'administrer les purgatifs, après des maux de gorge, prétendus guéris, ou qui n'ont point offert de signes de coction ni de crise. Ordinairement les angines étouffées ou avortées ainsi, sont suivies de récidives, de phtysies pulmonaires, de la mort même (1). ZIMMERMANN, enfin, rapporte un exemple aussi frappant que terrible des divers états, par lesquels passa une dyssenterie, dont était atteinte une Dame Allemande, et qui fut traitée de la manière la plus inepte et la plus meurtrière. La maladie, toujours contrariée, affecta tour à tour diverses formes; il y eut des symptômes hystériques violens, ensuite une fièvre ardente qui passa bientôt en convulsion et en paralysie; enfin, en sueurs colliquatives qui furent à leur tour remplacées par la gangrène des intestins et la mort (2).

Mais heureusement ces terminaisons affligeantes, n'ont pas toujours lieu; la nature troublée dans ses opérations, conserve néanmoins quelquefois assez de forces pour se débarrasser en partie de la cause morbifique, ou la déposer sur une partie circonscrite. Cette métastase apporte souvent un soulagement très-sensible, et peut même faire illusion pendant quelque temps; mais si l'on n'y fait attention, les symptômes d'une nouvelle maladie se développent bientôt, et affectent une marche plus ou moins rapide ou dangereuse, selon l'intensité de la vie dont

---

(1) *Tissu muq. p.* 137 *et suiv.* SYDENHAM. *constit.. de* 1665 - 66, *sur le danger de donner l'émétique dans une fièvre ou une épidémie inflammatoire. vid.* HIPP. *épid. liv.* 3. Scomphus in æniadis pleuritide correptus mortuus est septimâ delirus, pharmacum bibit autem infrà purgans. *id. aph.* 3, *sect.* 6; *Aph.* 49, *sect.* 7; *Aph.* 10, *sect.* 5.; *De morb. l.* 2, *où il parle des divers changemens que peut essuyer l'angine par le transport de la matière morbifique du dedans au dehors, ce qui est de bon augure; ou du dehors en dedans, ce qui est mauvais, ce dernier changement pouvant être facilement suivi de l'engorgement du poumon, et de la mort au septième jour.*

(2) *Trait. de la Dyssenterie, p.* 144.

jouit l'organe qui en est le siége, ou la qualité délétère du nouveau levain morbifique. HIPPOCRATE a dit, *nil paucum esse criticum*; il nous apprend par conséquent à nous défier des symptômes dans une maladie, dont les évacuations critiques n'ont point été proportionnées à sa cause et à son intensité; elles présagent toujours sa longueur, sa récidive, des abscès ou la mort [1].

Quoiqu'il en soit, lorsque ces nouvelles affections se trouvent dans des

---

(1) *Cela n'est cependant pas sans exception.* HIPPOCRATE *lui-même a parlé de maladies aiguës guéries sans aucune évacuation critique.* Fuisse quibus nullâ observatâ judicatione, defecerunt febres. *Telles sont, dit* TOURTELLE, *celles qui sont purement nerveuses, sans altération humorale, et qui se dissipent peu de temps après leur formation. Telles sont encore les inflammations qui se terminent sans laisser aucun vestige sensible de leur existence dans l'organe qui en était le siége, et dans lesquelles il ne s'est fait aucune évacuation de matière portant le caractère de coction.* [*Élément de Méd. t.* 1. STOLL *a vu des inflammations du poumon très-graves se dissiper sans retour, après le* 9e. *ou le* 11e. *jour, quoiqu'il ne se fit aucune évacuation sensible.* [*Med. prat. t.* 1, *p.* 21.]

Mais selon d'autres auteurs, il en est de ces maladies appelées sans matière *par l'École, comme de celles dont les solutions ou les crises sont incomplètes. Avec un peu d'attention, le Médecin observateur s'aperçoit bientôt que de temps en temps le convalescent éprouve des sueurs ou des diarrhées, ou des expectorations etc. qui sont autant de crises partielles. C'est alors que le Médecin doit être très-circonspect pour ne pas déranger ces mouvemens salutaires, et encore moins les arrêter; ce ce qui entraînerait certainement des accidens.*

Ce sentimemt me paraît d'autant plus raisonnable, que la périphrase maladie sans matière, *présente à l'esprit l'idée d'uu effet sans cause; ce qui est absurde. Elle peut induire en erreur beacoup de gens qui, sans réflexion, prennent souvent au propre ce qui ne doit être pris qu'au figuré. L'expression,* maladie sans crise sensible, *me paraît plus juste et plus satisfaisante.*

organes peu sensibles et peu susceptibles, par conséquent, de réveiller et d'exciterla fièvre, tels que les organes glanduleux ou parenchimateux en général, le tissu cellulaire et le système lymphatique ; elles n'offrent que des mouvemens obscurs, lents et peu appréciables ; les combats que la Nature livre à la maladie sont faibles et peu répétés : enfin elles ne sont point susceptibles de coction ni de crises par elles-mêmes, ou cela n'arrive que rarement : il faut presque toujours que l'art tende à la nature une main secourable. Ce sont ces maladies que l'on a appelées *chroniques*, et qui ne diffèrent dans le fait des maladies aiguës, que par le laps de temps qu'elles mettent dans leur cours.

Les anciens n'établissaient aucune différence entre les maladies aiguës et les maladies chroniques ; HIPPOCRATE n'en parle pas, et les méthodistes sont les premiers qui aient fait cette distinction (1). Les modernes l'ont adoptée, quelques-uns même ont cru qu'elles étaient essentiellement différentes ; mais si l'on fait attention que la cause matérielle est tout dans une maladie, et que le temps n'indique rien en soi, comme le disait HIPPOCRATE ; on verra facilement qu'ils étaient dans l'erreur. » Je ne vois pas, dit le Professeur DUMAS, pourquoi deux maladies qui reconnaissent la même cause formatrice, et qui, conséquemment, demandent à l'art les mêmes secours, cesseraient d'être semblables et identiques, parce que l'une s'achève en plus ou moins de temps que l'autre » (2).

La seule différence que l'on puisse établir, et qui certainement n'est point à négliger, existe dans le mode de traitement. Dans une maladie aiguë, le Médecin est presque réduit au rôle de spectateur oisif ; il doit se borner à épier des mouvemens et des périodes, qui, ordinairement bien prononcés, ne peuvent échapper à l'œil de l'observateur, à les modérer lorsqu'ils sont trop violens, ou à les exciter lorsqu'ils sont

---

(1) *THÉMISON fut, comme l'on sait, le chef de cette secte. Il vint, au rapport de CŒLIUS AURÉLIANUS, après ASCLÉPIADE dont il était le disciple sous le règne d'AUGUSTE, et peu de temps avant CELSE.*

(2) *Mém. sur la f. p. 68.*

trop faibles ; enfin, le grand art consiste à savoir bien ménager le degré de fièvre nécessaire à la coction et à une crise heureuse.

Dans les maladies chroniques, au contraire, il faut stimuler, réveiller le ton des organes assoupis, exciter les forces de la machine entière, la Nature étant ordinairement abbatue et épuisée, soit par les maladies précédentes, soit par la trop longue durée de la maladie actuelle. Tout l'art consiste donc ici, à rendre plus forte et plus aiguë, une maladie lente et insensible ; l'instrument dont on se sert alors, est le même que celui que la Nature emploie dans de semblables occasions ; *la fièvre* (1).

Mais toutes les maladies chroniques ne doivent pas être traitées d'une manière active ; il en est qui ne feraient qu'augmenter d'intensité et de danger par une méthode excitante. Telles sont les inflammations chroniques des viscères coutenus dans la poitrine et le bas-ventre (2), et qui sont ordinairement la suite des inflammations aiguës, arrêtées dans leur marche, ou de stases d'humeurs putrides dans les fièvres de ce nom. Ainsi les péripneumonies, les pleurésies maltraitées, dégénèrent en empyème et en phtysie pulmonaire (3). Les inflammations du foie, de l'estomac, des intestins, du mésentère, etc. sont le produit d'une fièvre inflammatoire, ou putride générale, dont les effets se sont beaucoup plus marqués sur l'organe le plus faible relativement, ou le plus exposé à l'action de la cause morbifique, suivant la nature de la maladie. Mais les signes de ces affections sont souvent très-équivoques, surtout lorsqu'elles résident dans le bas-ventre ; leur marche est ordinairement lente, sans symptômes bien manifestes et plus capables, par conséquent, d'in-

---

(1) *On peut dire ici avec* VOULONNE *que dans le premier cas, la Médecine expectante livre la maladie à la conduite de la Nature, tandis que la Médecine agissante enlève à la Nature la conduite de la maladie, pour se l'approprier elle-même.* Mém. sur la Méd. exp. et agiss. p. 37.

(2) *Le cerveau lui-même n'en est point exempt : on a trouvé plus d'une fois cet organe gangrené, sans que les signes de l'inflammation eussent été bien manifestes.*

(3) *SYDENHAM, MORTON, STOLL, BAUMES.*

duire en erreur. STOLL a vu quelquefois l'estomac et les intestins enflammés sans qu'il y eût eu le moindre symptôme inflammatoire (1). LEFEVRE DE VILLEBRUNE cite l'exemple d'un homme, qui mourut subitement à table, quelques jours après avoir pris un violent émétique ; on trouva l'estomac gangrené, et cependant le malade n'avait éprouvé depuis aucune douleur, et aucun signe d'inflammation ni de gangrène, ne s'était manifesté (2).

Ces inflammations chroniques plus ou moins longues, selon la sensibilité particulière de l'organe qui en est le siége, sont ordinairement de la même nature que les maladies auxquelles elles succèdent ; la cause matérielle n'est point changée, le traitement ne doit donc différer que par quelques modifications qu'apporte nécessairement l'organe lui-même. L'on emploîra donc ici, avec avantage, la méthode anti-phlogistique, mais modérée, les fomentations émollientes, les bains tièdes, les légers laxatifs, et surtout des saignées répétées, et toujours proportionnées aux forces du malade, et à l'intensité du mal. L'on aura soin de rendre la saignée dérivative ou révulsive, selon que la fluxion sera ancienne ou nouvelle. Tels sont les moyens que STOLL employait en général contre ces sortes d'inflammations (3).

On ne doit pas être moins circonspect dans le traitement des maladies chroniques, qui ont servi de crise à des maladies antécédentes, ou qui tiennent à un virus quelconque connu ou non. Telles sont les éruptions cutanées, les douleurs erratiques, la goutte, les anciens ulcères, les

---

(1) *T.* 3, *p.* 337, *ibid. observ.* 8.

(2) *Trad. du trait. de l'exp. de* ZIMM. *p.*

(3) *Méd. prat. l. c. L'affection phlogistique locale ou générale se change quelquefois en hydropisie, soit ascite, si l'inflammation est dans le bas-ventre, soit en hydrothorax et en empyème, si elle est dans la poitrine. Le traitement est anti-phlogistique.* GRIM. cours de f. t. 2, p. 68

C'est ce genre d'hydropisie qui se guérit par les saignées. HIPP. de rat. vict. in acut. CASIMIR Medicus.

sueurs habituelles et locales (1). Les maladies chroniques qui dépendent d'une disposition héréditaire, et celles que leur ancienneté ou l'habitude ont rendues nécessaires à la santé de l'individu, parmi lesquelles nous plaçons principalement les hémorroïdes, réclament encore une médecine extrêmement prudente. L'on doit s'informer d'avance de l'idiosyncrasie du malade, de la cause, de la durée de la maladie, et de celles qui ont précédé, pour ne pas opérer une prétendue guérison, qui serait bientôt suivie d'une foule d'autres maux plus graves encore; la poitrine, le cerveau, l'épigastre, le système nerveux en deviennent bientôt le siége; et il ne reste souvent d'autres ressources que de rappeler la cause morbifique vers la partie qu'elle occupait en premier lieu; et tel est alors, dit ROUSSEL, le malheur de l'espèce humaine, que les infirmités mêmes sont pour elle des secours nécessaires, et qu'il ne lui reste plus que le choix des maux (2).

On parvient à rappeler cette cause morbifique, et à détourner, par conséquent, le danger, en augmentant le ton, la vie particulière de la partie abandonnée, par le moyen d'une irritation qui, en y décidant une fièvre locale, le rende de nouveau le centre de la fluxion. Ces moyens d'irritation sont, comme l'on sait, les vésicatoires, les sétons, les ventouses, la saignée, le moxa, etc. en observant cependant, dans leur application, les principes que j'ai développés, par rapport aux fluxions et aux sympathies.

Lorsque les maladies chroniques, qui succèdent à d'autres, soit aiguës, soit chroniques, sont profondément établies, que la matière morbifique

---

(1) LORRY, *trait. des alimens*, t. 2. REYMOND, *de Marseille*, *dit que ces maladies locales annoncent un vice purement local, et que le système n'y contribue que rarement; ces évacuations, selon lui, ne peuvent être qu'avantageuses, quelles que soient leurs qualités et les lieux d'où elles viennent.* Traité des malad. qu'il est danger. de guérir. T. 1. Quâ parte corporis sudor est, ibi morbum esse ostendit HIPP. aph. 38, sect. 4.

(2) *Physique de la femme.*

est peu mobile, ou a frappé le système nerveux ou lymphatique, la fièvre est encore un des grands moyens de parvenir à une guérison parfaite, ou du moins, elle entre dans le traitement, comme un moyen auxiliaire très-puissant.

En effet, la disposition inflammatoire, dit GRIMAUD (1), qui est la maladie la plus naturelle, et celle dans laquelle les mouvemens de coction atteignent leur fin plus facilement et plus sûrement, est souvent une ressource que se ménage la Nature, pour mettre en voie de solution des maladies plus réfractaires, et qui par elle-même, se refusent davantage à l'acte de la coction. ROEDERER et WAGLER rapportent que la maladie épidémique de Gœtingen, dont ils ont fait l'histoire, était lente, obscure au commencement; mais qu'elle parvenait bientôt à une issue heureuse, dès qu'elle devenait aiguë ou fébrile, soit spontanément, soit par une cause quelconque. Il est des maladies chroniques, dit LORRY (2), que la Nature parvient souvent à surmonter par elle-même sans le secours de l'art; telles sont celles qui, tandis qu'elles augmentent sensiblement, les forces étant trop abattues, éprouvent enfin un mouvement fébrile par l'action du stimulus augmenté; les forces reviennent; la Nature chronique de la maladie se change en aiguë, et devient ainsi susceptible d'une coction et d'une crise très-prompte. L'art peut donc par une heureuse témérité, imiter la Nature avec avantage dans des cas semblables.

Or, dans les maladies lymphatiques et les maladies nerveuses, la Nature manque de cette force suffisante à l'excitation de la fièvre, la cause délétère est souvent très-opiniâtre, et menace même la machine entière d'une ruine totale. Les premières, en effet, occupent un système peu sensible par lui-même, et peu susceptible, par conséquent, d'exciter une réaction salutaire; et les secondes, résidant dans le foyer même de la sensibilité, émoussent, diminuent, éteignent même la vie dans sa source, et l'empêchent, par conséquent, de réagir contre ce qui tend

---

(1) *Cours de fi. t.* 2, *p.* 305.

(2) *De præcip. morb. mutat.*

à la détruire complétement. L'art doit donc venir à son secours, et employer tout ce qu'une médecine fortement agissante, lui fournit de moyens, pour la relever, et l'empêcher de succomber sous l'effort.

On emploîra donc la fièvre avec avantage, en supposant qu'on ait des moyens sûrs de l'exciter, ce qui souvent n'est point au pouvoir de l'art; dans les hydropisies, les obstructions, le skirosarque, les écrouelles, etc. qui, de même que les maladies de la peau, tiennent au système lymphatique; nous aurons occasion d'en parler, lorsqu'il sera question des fièvres intermittentes, auxquelles la plupart de ces maladies succèdent, lorsque les fièvres ont été arrêtées trop tôt. La fièvre n'est pas moins utile dans les maladies nerveuses, occasionées par la répercution des exanthèmes; telles sont l'apoplexie, la paralysie, les convulsions, etc. qui alternent même avec eux, ensorte que ces affections ont lieu toutes les fois que la maladie cutanée disparaît, et cessent avec son retour.

Mais la fièvre doit être générale, et marcher de front avec les moyens particuliers appropriés à chaque espèce de maladie. Outre les applications locale irrittantes, très-propres à reveiller le ton des parties, sur lesquelles leur action s'exerce, et dont nous avons déjà parlé, on emploie souvent avec succès tout ce qui peut faire, sur le système entier, une impression telle qu'elle le mette dans le cas de réagir fortement contre la cause de la maladie. Tels sont le régime fortifiant, les bains froids, les frictions sèches, les excitans, l'inoculation, les fondans, les anti-spasmodiques, etc. etc. suivant les circonstances diverses et le genre de la maladie. Mais on doit encore user de beaucoup de circonspection dans l'emploi d'un semblable moyen; on doit consulter l'épidémie régnante, les forces du sujet; sa prédisposition à d'autres maladies, ou un virus caché, et que la modification, qu'apporterait en lui les mouvemens fébriles, pourraient développer et réduire en acte.

§. III.

On donne le nom de périodiques à toutes les maladies qui éprouvent pendant un certain temps, des alternatives de bien et de mal, de dimi-

nution ou d'augmentation des symptômes, qui cessent même tout à fait, et recommencent ensuite. Ainsi, périodique peut être regardé comme synonime d'intermittent [1].

On a cherché long-temps la cause de cette périodicité; mais c'est toujours en vain qu'on a raisonné sur un objet, qui sera vraisemblablement toujours au delà de notre portée. Ceux qui aiment à remonter aux causes premières, et à se perdre dans la nuit des abstractions, ont tour à tour exercé leur imagination; on a bati plusieurs hypothèses, enfin, quelques auteurs, frappés du rapport que présentent dans leurs paroxismes certaines maladies nerveuses, avec les phases de la Lune, n'ont pas hésité de faire dépendre ce phénomène de son influence [2]. Sans nier absolument cette influence, ce qui serait aussi peu sage que de l'admettre trop exclusivement; il est tant d'actes dont la marche est périodique, tant dans l'état de santé, que dans celui de maladie, qu'on ne peut s'empêcher de voir que cette explication est encore insuffisante. L'on a pensé, avec plus de raison, que la même loi qui règle le retour du sommeil, de la veille, de la faim, des menstrues, se soumet et régit aussi les mouvemens, non-seulement dans les maladies aiguës, mais encore dans certains autres états maladifs, qui ne reviennent qu'à des périodes éloignés, tels que des hémorragies, l'épilepsie, des migraines, etc..... Quoiqu'il en soit, on doit se contenter de savoir que toutes les maladies périodiques affectent principalement les nerfs, et que c'est cette affection nerveuse, qui est la cause de cette périodicité. Comment cette affection a-t-elle lieu? .... C'est ce qu'il est impossible de pénétrer. Heureusement que cette connaissance importe peu.

Les maladies périodiques sont sans fièvre ou avec fièvre. Ces dernières sont ce qu'on a nommé plus particulièrement fièvres intermittentes. Elles tiennent vraisemblablement les unes et les autres à la même cause,

---

(1) *Enciclop. art. period.*

(2) *Mead. de imp. sol. et lun. Baglivi de sang. et respirat. de stat. aer. et liquid.*

puisque le même remède les guérit ; et la présence ou l'absence des mouvemens fébriles, n'est point une raison pour établir entr'elles une différence essentielle (1). Dans le premier cas, l'affection est purement nerveuse, dans les autres il y a de plus une autre cause qui, jointe à l'élément nerveux, constitue la cause matérielle de la fièvre intermittente (SELLE pyrit.). Or, tout concourt à prouver que dans cette fièvre, l'affection nerveuse est fixée dans l'épigastre et les premières voies (2).

On appelle intermittente toute fièvre qui, par intervalle, se relâche de sa violence, de telle sorte qu'il y ait apyrexie complète, entre un paroxime et l'autre (STOLL aph.).

Les fièvres intermittentes se distinguent les unes des autres par le type qu'elles affectent. Les quotidiennes, les tierces, les quartes sont les plus fréquentes (3). Suivant CABANIS, chaque type semble déterminé par le siége de l'affection nerveuse, dans telle ou telle partie de l'épigastre ; plutôt que dans telle ou telle autre. Dans la fièvre tierce, on trouve assez souvent le foie malade, ses fonctions interverties, et la bile altérée..... On remarque, enfin, que les fièvres quartes appartiennent en quelque sorte, d'une manière constante et générale, mais cependant non exclusive, au tempérament dit mélancolique, à l'âge où les congestions de la veine-porte, et les affections opiniâtres, qui en dépendent, ont coutume de se former (4).

Les fièvres intermittentes se divisent encore en printanières et en autom-

---

(1) *Il est encore d'autres symptômes qui prouvent évidemment leur identité : tels sont une intermittence ou une santé parfaite pendant l'intervalle qui sépare les retours, le sédiment briqueté des urines, le type parfaitement régulier en tierce ou en quarte ; enfin la méthode curative.* (*v.* CAZIMIR MEDICUS).

(2) *VAN-SWIETEN, WHYT, STOLL, SELLE.*

(3) *Les auteurs font encore mention des quintes, des septenaires, et des novenaires. HIPPOCRATE en a parlé, mais elles sont extrêmement rares.*

(4) *Rapp. du phys. et du mor. de l'h. t. 2, p. 50.*

nales (1); distinction importante, puisque la diathèse différente qu'introduit dans les humeurs, la constitution de l'air absolument opposée dans ces deux saisons, établit nécessairement une différence dans la nature, et le traitement de ces fièvres quoique du même type.

En général, les fièvres intermittentes sont par elles-mêmes exemptes de danger (2), surtout celle de printemps ; SYDENHAM dit qu'elles ne sauraient presque pas être mortelles, quand même elles seraient traitées par le plus ignorant Médecin (3). Leur type est ordinairement quotidien ou tierce, et elles participent du caractère phlogistique de cette saison (4). On y rencontre quelquefois aussi le type quarte. Ces fièvres sont dépuratoires et salutaires, et marchent assez rapidement à leur solution, lorsqu'elles sont abandonnées à elles-mêmes. HIPPOCRATE a dit : *tertiana exquisita in septem circuitibus ad summum peracta, solvitur* (5). Il est très-rare qu'elles éprouvent des mutations dangereuses.

Il n'en est pas de même de l'automne. Les fièvres intermittentes de cette saison sont presque toujours de mauvaise nature ; elles affectent plus particulièrement le type tierce ou quarte (6). Elles se compliquent

---

(1) *Les printanières commencent en février et finissent en août ; les automnales commencent en août et parcourent le reste de l'année.*

(2) *Intermittentes per se et ex suâ naturâ omni vacare periculo.* HOL. comm. in aph.

(3) *Med. prat. p.* 54, *t.* 1.

(4) PRINGLE *dit qu'il faut bien les distinguer des autres intermittentes, puisque, si on administre le quinquina avant la saignée, la fièvre dégénère en continue.* Mal. des armées, t. 1, p. 196.

(5) *Aph.* 59, *sect.* 4, PAUL D' EGINE *nie qu'il existe une fièvre tierce vraie ou exquise ; il dit qu'*HIPPOCRATE *ne l'a décrite ainsi, que pour donner le type ou le modèle de la fièvre tierce. Mais* HOLLERIUS *réfute cette opinion.* Comm. in aph.

(6) *Celle-ci surtout est, selon* SYDENHAM, *un vrai produit d'automne ; il pense qu'elle est la plus dangereuse surtout pour les vieillards qui meurent le plus souvent, dit-il, dans le frisson. Mais cela paraît tenir à la*

facilement avec l'affection gastrique, sont plus particulièrement soumises à la diathèse bilieuse ou muqueuse de cette saison, et ont par conséquent la plus grande tendance à dégénérer en rémittentes, en continues, en putrides, etc.

L'on conçoit aisément que les fièvres de printemps n'exigent que peu ou point de remèdes, et doivent être laissées entièrement aux soins de la Nature. Celles d'automne, au contraire, demandent beaucoup de vigilence et de circonspection; il n'est pas d'espèce de complications ou de mutations qu'elles ne puissent éprouver.

Parmi les causes capables d'influer sur ces divers changemens, et de les favoriser ; on ne doit pas omettre la grande analogie et l'affinité qu'ont entr'elles, les fièvres intermittentes. Elles ont, en effet, un élément qui leur est commun, c'est l'élément nerveux; les autres tiennent à l'organe où s'est fixée l'affection nerveuse, à l'âge, à la constitution du sujet, à la saison, à l'épidémie régnante. De là, leur tendance à se déranger dans leurs cours, à se compliquer, soit avec celles de même période, ce qui forme les doubles tierces, les doubles et triples quartes, etc. soit avec celles de type différent, ce qui cependant est plus rare, mais aussi plus dangereux; l'hémitritée est un exemple de cette combinaison. Elles peuvent aussi se convertir les unes dans les autres, ainsi la tierce se change en quarte et réciproquement. BOSQUILLON remarque que les tierces ont plus de tendance à se convertir en quartes, que celles-ci n'en ont à passer en tierces, d'où il infère que le période tierce paraît être la base du période quarte (1).

Il y a beaucoup d'affinité entre les fièvres intermittentes et les conti-

---

faiblesse, au peu de réaction du système, puisque chez les jeunes gens qui jouissent de toute l'énergie de la vie, le premier temps de l'accès est rarement funeste. HIPPOCRATE *la donne comme la moins dangereuse de toutes les maladies, mais aussi comme la plus longue.* Securissima verò omnium (morborum) et facilima et longissima est quartana. De morb. pop. lib. 1.

(2) CULLEN, *Méd. prat. t.* 1, *p.* 112, *not.*

nues. SYDENHAM est le premier parmi les modernes qui l'ait démontré par le calcul du temps que durent les unes et les autres, lorsqu'elles sont abandonnées à elles-mêmes. Elles emploient, en effet, dans le cercle qu'elles parcourent, le même nombre d'heures à peu près (1); et ce que SYDENHAM a démontré, avait été très-bien senti par les anciens; GALIEN observe que de même qu'on compte de suite les jours dans les fièvres continues, de même on doit compter les accès dans une fièvre intermittente. Il est clair, en effet, qu'on ne peut faire entrer comme élément dans le calcul, que les heures occupées par la fièvre (2).

La fièvre subintrante et subcontinue, est une autre preuve de cette affinité; pour peu, en effet, que le mauvais traitement, la longueur de la maladie, la faiblesse du malade, etc. y donnent lieu, on voit bientôt chaque accès empiéter sur le suivant, ou celui-ci anticiper sur l'autre, et menacer ainsi d'une continue rémittente prochaine, et des funestes effets qui la suivent ordinairement. Le propre de la fièvre subcontinue, dit VOULONNE (3), est de dégénérer en continue. Elle semble donc faire la nuance entre les intermittentes et les continues; elle peut même, jusqu'à un certain point, simuler celle-ci, et en imposer par la dominance d'un de ses périodes (. celui de la chaleur) sur les deux autres. Ce qui prouve combien on doit être attentif à tous les mouvemens, dans ces sortes de circonstances, pour ne pas perdre l'occasion favorable de placer le fébrifuge, et de dissiper ainsi l'orage qui menace.

De toutes les mutations qu'éprouvent les fièvres intermittentes, la plus dangereuse, c'est sans doute, lorsqu'elles deviennent continues rémittentes; cela peut arriver, non-seulement par l'effet des différentes causes que je viens d'énumérer, mais encore par une épidémie de mauvais caractère, surtout en automne, où les fièvres intermittentes se joignent souvent avec des fièvres bilieuses, putrides, et forment ainsi les hémitritées, les

---

(1) *Med. prat.*, *t.* 1, *VOULONNE*, *mém. sur le caract. du f. int.*

(2) *Qualis est dierum ratio in febribus continuis, talis est periodorum in febribus intermittentibus HOLLER. comm. in aph.* 59.

(3) *Mém. cité.*

pernicieuses, etc. Les fièvres rémittentes peuvent donc être considérées comme composées d'une intermittente et d'une continue (1). Leur type varie suivant celui de l'intermittente qui entre dans leur composition. Elles peuvent subir des changemens favorables ou dangereux, selon que celles de ces deux fièvres, qui disparaît, est plus ou moins dangereuse elle même. En général on espère la guérison, lorsque la fièvre continue cesse, et qu'il ne reste plus que l'intermittente. *Quibus febris intermittit, periculo vacat* (2). On emploie ici avec avantage la méthode analytique qui consiste en général à décomposer la maladie, en combattant d'abord l'affection dominante, l'on en vient ensuite à celle qui reste, et qui, devenue plus simple, est plus facile à détruire (3).

Les fièvres intermittentes se convertissent, comme je l'ai déjà dit, en maladies périodiques sans fièvre, surtout lorsqu'elles ont été mal guéries, ou que le quinquina a été emplôyé mal à propos (4). MORTON, TORTI, SÉNAC, WERLHOF, LAUTTER les ont désignés sous le nom de fièvres intermittentes masquées. *Febres larvatæ.*

Il n'est pas de formes sous lesquelles une fièvre intermittente masquée ne se présente. CASIMIR MEDICUS a prouvé qu'elle pouvait simuler toutes les affections possibles, en se jettant tour à tour sur des organes différens; tantôt elle occupe plusieurs parties à la fois, tantôt elle se fixe sur une partie circonscrite. SÉNAC a vu des ophtalmies qui revenaient régulièrement à une certaine heure; il cite l'exemple d'un homme qui devenait semblable à un maniaque par l'effet d'une violente céphalalgie qui revenait tous les jours à midi, et se dissipait ensuite [loc. cit.]

Lorsque ces fièvres intermittentes masquées se présentent avec tous es signes qui caractérisent une affection nerveuse profondément établie,

---

(1) *PINEL révoque en doute la vérité de cette combinaison; il penche à croire que la continue-rémittente est une fièvre* sui generis. Nos. phil. t. 1, p. 49. Méd. clin. p. 331.

(2] *HIPP. coac. prænot.*

(3) *STOLL, Méd. prat. SENAC, de feb. caus.*

(4) *CASIMIR MEDICUS, trait. des mal. period.*

telle qu'une adynamie radicale, jointe à tout ce que l'ataxie a de plus allarmant, on les appelle *pernicieuses* [1]. Si l'art ne vient promptement au secours des malades, ils sont certainement frappés de mort au 2e. ou 3e. accès. Le type de ces fièvres est très-souvent quarte. On doit, dès la première intermission, administrer le quinquina à très-haute dose, et c'est le seul remède auquel nous puissions recourir avec succès dans ces occasions pressantes. *Si febris sit perniciosa ad corticem peruvianam, tanquam ad sacram anchoram confugiendum esse* [2]. Ces fièvres subissent aussi des changemens, des successions : PINEL a vu une fièvre comateuse à laquelle succédèrent des sueurs copieuses à l'accès suivant, et qu'il guérit par le quinquina [3].

Nous venons de voir d'une manière rapide les principales conversions que peuvent subir les fièvres intermittentes par leur analogie, ou leur affinité, ou par le concours d'autres circonstances. Mais elles peuvent encore donner lieu à une multitude d'autres affections succédanées, si elles sont mal traitées ou arrêtées inconsidérément. Ainsi l'abus des évacuans a le plus ordinairement pour effet la durée opiniâtre de ces fièvres, les malades deviennent quelquefois maniaques, et ne recouvrent ensuite leur bon sens, qu'à mesure que leurs forces se rétablissent. Le même abus expose les vieillards à une inflammation mortelle des amygdales, à l'hydropisie et même au diabetès. L'enflure des jambes que SYDENHAM regarde quelquefois comme un signe favorable dans ces fièvres, est aussi souvent le produit du relâchement et de la faiblesse que celui d'une métastase sur ces parties; la saignée est tout aussi dangereuse. [SYDENHAM.]

---

(1) *On les reconnaît plus particulièrement à quelque symptôme extraordinaire et grave qui domine sur tous les autres, et cesse cependant avec le paroxisme. Mais pendant l'intermittence, la langue est sèche et ridée, le malade éprouve des douleurs vagues, des jactations, une inquiétude insolite, des envies de vomir ; enfin de la tendance au sommeil dans des momens inacoutumés et sans cause manifeste.*

[2] *SCARDONNA, aph. de feb.* ALIBERT, *fièv. puru.*

[3] *Nos. phil. t.* 1, *p.* 110.

Depuis que l'art possède l'écorce du Pérou, médicament précieux entre des mains instruites et prudentes, les fièvres intermittentes sont, il est vrai, moins dangereuses par la facilité qu'on a de les arrêter à volonté ; mais de combien de maux ne sont-elles pas suivies, lorsque ce même médicament est employé sans discernement par une routine ignorante! Il devient tous les jours, dit CASIMIR MEDICUS, [loc. cit.] un poignard dans les mains des gens de l'art qui ne savent pas l'employer. De là les rechutes fréquentes, les engorgemens des viscères, surtout de la rate, du foie, du système de la veine-porte ; l'hypocondrie, la jaunisse, les obstructions, l'hydropisie, etc. surtout chez les malades peu circonspects dans le régime, chez l'indigent, dans les prisons, les hôpitaux, etc. La dégénération des humeurs, une cachexie semblable à la chlorose, une sorte d'affection scorbutique, sont encore une suite de ces fièvres arrêtées mal à propos et décèlent assez qu'un délétère étranger, qu'un venin fébrile, comme dit SÉNAC, n'est point totalement expulsé et altère toutes les fonctions. Dès que les signes précurseurs de ces affections succédanées se manifestent (1), on abandonne l'usage de quinquina, et si la Nature n'a pas assez d'énergie pour rallumer de nouveau une fièvre salutaire, l'on a recours aux fondans, aux purgatifs qui peuvent ou ramener les mouvemens fébriles, ou chasser le reste de la matière morbifique [2].

Il est beaucoup de cas où les fièvres intermittentes se jugent complétement, même en automne, sans l'administration de l'écorce du Pérou, et il y avait sans doute, dit PINEL, des fièvres intermittentes antérieu-

---

(1) *Et ces signes sont ordinairement la langueur, un sentiment de pesanteur au creux de l'estomac, des urines bilieuses, la couleur jaune de la cornée....*

(2) *Les purgatifs sont surtout très-propres à ramener la fièvre, lorsqu'on les administre dans les semaines paroxistiques, et la fièvre réveillée à ces époques, est ordinairement plus efficace que toute autre, comme étant de même type que celle qui précédait, et entrant parfaitement dans le plan de la Nature.*

rement à la découverte de cette écorce, et sans doute aussi qu'on n'était point indifférent sur la manière de les guérir [1].

Les fièvres intermittentes, en effet, éprouvent une coction et une crise; de même que les autres maladies : *jam vero ea* (*crisis*) *in febre intermittenti, non minus quam in continuis solemnis est* (2); et les anciens nous apprennent que chaque accès concourt à la perfectionner. Si les modernes ont négligé ce point important, c'est par la facilité trop souvent funeste qu'ils ont d'empêcher ces mouvemens fébriles, en coupant court à une fièvre dont le but est souveut salutaire. Il est, en effet, mille affections diverses qui alternent avec les fièvres intermittentes, ou cessent complètement à leur apparition.... Que de maux peuvent être la suite d'une imprudente sollicitude!

Pinel a fait des expériences qui prouvent que ces maladies doivent rentrer dans le domaine de la Médecine expectante; il résulte de ces expériences, que plus de la moitié du nombre total des fièvres intermittentes, tant au printemps qu'en automne, ont été terminées au neuvième ou dixième accès, et quelquefois pluiôt, sans l'usage du quinquina; des évacuans placés à propos, des fébrifuges indigènes, la camomille, la centaurée, l'absynthe, etc. ont été les seules armes dont il se soit servi (3); et il serait à souhaiter que de semblables expériences fussent souvent répétées, et assez nombreuses pour pouvoir établir un plan sûr de traitement, où l'on pût se passer du quinquina, auquel on a coutume de recourir souvent trop précipitament au seul nom d'*intermittent*, et que l'on ne réservât ainsi cette précieuse écorce que pour les grandes occasions: telles sont les fièvres intermittentes qui menacent de dégénérer en continues, en rémittentes, ou en d'autres affections non moins redoutables; les subcontinues, les fièvres intermittentes pernicieuses, où le moindre retard est cause de la mort; celles où l'affection nerveuse existe seule et sans complication humorale, et qu'une

---

(1) *Méd. clin. p.* 315.

(2) *Sénac, de feb. int. caus. recond.*

(3) *Méd. clin. p.* 329-30.

habitude entretient seule depuis long-temps, etc. Quant à la manière de l'administrer, on peut consulter là-dessus nos meilleurs praticiens modernes.

§. IV.

L'homme ne présente pas toujours le même ordre de phénomènes dans les divers âges qui forment le cercle de la vie. Les différens systèmes d'organes qui composent l'économie vivante, ont tour à tour une époque fixe, où l'un succédant à l'autre, semble prédominer sur tous, et régler tous les mouvemens. De là les différentes diathèses de l'enfance, de la puberté, de l'âge viril et de la vieillesse.

Les tempéramens ont toujours été regardés comme l'objet dont la connaissance était la plus difficile à acquérir, et GALIEN disait que celui qui la posséderait, serait égal aux Dieux. Les anciens admîrent quatre tempéramens principaux, le sanguin, le bilieux, le pituiteux et le mélancolique; qu'ils firent dépendre de la différente combinaison des quatre humeurs primitives (selon eux), le sang, la bile, la pituite et l'atrabile.

Cette division, qui est encore la plus généralement adoptée, est vicieuse, en ce que la surabondance, de telle ou telle humeur, est plutôt l'effet que la cause de tel ou tel tempérament. Il vaut beaucoup mieux, avec les modernes, étudier cette cause dans les organes eux-mêmes. Ainsi en les divisant en systèmes, suivant les fonctions qu'ils sont appelés à remplir, on verra qu'un système prédominant, imprime son cachet particulier sur toutes les autres fonctions et les produits qui en résultent (1).

De là la prédominance du système lymphatique et du système nerveux combinés, forme le tempérament de l'enfance; le développement des organes de la génération, la dilatation simultanée de la poitrine et des poumons, et par conséquent du cœur, font de cette cavité le foyer de la sanguification; qu'on joigne à cela un tissu cellulaire médiocre-

---

(1) *Le Professeur* DUMAS, *physiol.* CABANIS, *infl. des temp.*

ment abreuvé de sucs, et l'on aura le tempérament sanguin, apanage ordinaire de l'adolescence. La prédominance du système veineux, le volume plus considérable du foie, une surabondance de bile, joints à l'énergie du système vasculaire sanguin, forment le tempérament bilieux et de l'âge mûr. Dans la vieillesse enfin, le tempérament bilieux se renforce et se complique avec la roideur, la faiblesse de cet âge, les humeurs prennent un caractère de viscosité et de ténacité, qui les rapprochent du tempérament muqueux, et forment ainsi l'atrabile ou mélancolie des anciens (1).

Chaque âge, suivant le tempérament qui le caractérise, offre successivement des maladies qui lui sont propres; elles diffèrent tellement d'une époque à l'autre, qu'elles deviennent souvent un moyen médicateur entre les mains de la Nature. Ainsi des maladies qui avaient tourmenté l'enfance, se trouvent enrayées quelquefois par la révolution qu'amène la puberté; celle-ci est de nouveau le sujet de maladies différentes, qui sont à leur tour remplacées par celles de l'âge mûr, et ainsi desuite (2).

Dans l'enfance (3), le tissu cellulaire, les glandes, les vaisseaux lymphatiques, et tout ce qui compose le système nutritif et réparateur, sont dans un état de développement considérable, la force expansive domine, pour me servir de l'expression de GRIMAUD, la lymphe est

---

(1) *CABANIS, loc. cit.*

(2) *GRIMAUD, c. de fi.* passim. *STHAAL, de morborum ætatum fundamentis.*

(3) *L'enfance s'étend depuis la naissance jusques à quatorze ans au moins dans nos climats.*

Il est bon de remarquer que les âges critiques ou climatériques suivent constamment l'ordre septenaire. Outre les quatre grandes époques qui offrent les plus grands changemens, il y en a encore d'autres qui y sont renfermées, et qui influent d'une manière non moins évidente sur ces changemens. Telles sont la première septenaire de l'enfance ou l'époque de la seconde dentition, l'âge de 21 ans pour les jeunes gens, de 42 pour l'âge mûr, etc.

surabondante, les chairs sont molles et faibles; enfin cette époque présente tous les caractères du tempérament muqueux ou lymphatique. Les organes digestifs sont très-faibles à cet âge, les enfans mangent souvent immodérément, et digèrent mal; il s'amasse, par conséquent, dans les intestins une matière corrompue, qui produit bientôt des vers et les accidens qui les suivent. Le carreau mésentérique, les écrouelles, les oreillons, les maladies cutanées, sont autant de preuves de la faiblesse relative du système lymphatique à cet âge : aussi les remèdes propres à combattre ces différentes affections, sont-ils pris dans la classe des excitans, de ceux surtout qui sont le plus capables de produire de la chaleur et de réveiller ainsi les forces de la vie. *Judicium enim est illos morbos insigniter frigidos ac humidos esse* (1). La plupart des maladies exanthématiques aiguës, telles que la petite vérole, la rougeole, la scarlatine, etc. quoique pouvant affecter tous les âges, attaquent plus particulièrement les enfans.

Tous les mouvemens semblent se diriger à cet âge vers les parties supérieures, la tête et le cerveau offrent un volume relativement plus considérable que les autres parties, d'où découle aussi la prédominance de ce dernier et du système nerveux qui, jouissant de la plus grande activité, rend l'enfant extrêmement mobile et susceptible d'éprouver les symptômes nerveux les plus allarmans à la moindre irritation. Ainsi des vers dans l'estomac ou les intestins occasionent de violentes convulsions; le contact de l'air seul sur la surface de la peau peut causer un tétanos mortel, comme on le voit fréquemment chez les enfans des Nègres en Amérique. L'épilepsie, la danse de St. Weit, etc. tiennent à la même disposition.

La tendance des mouvemens vers les parties supérieures à cet âge, n'est point tellement nécessaire et constante, qu'elle n'éprouve une foule d'exceptions. Beaucoup de maladies ont, comme on vient de le voir, leur siége dans le bas-ventre, et l'on n'ignore pas que la diarrhée fait une heureuse révulsion dans le temps de la dentition. On ne doit donc

---

(1) HOLLER. *l. c.*

regarder très-souvent les maux qui semblent avoir leur siége dans la tête, que comme sympathiques.

Tels sont à peu près les divers genres d'affection qui accablent cet âge tendre et débile, et le menacent sans cesse de le priver d'une vie qu'il n'a point encore appris à connaître. La plupart de ces affections sont chroniques ou de longue durée. Les maux de l'enfance, dit HIPP. se jugent les uns en quarante jours, les autres en sept mois, d'autres en sept ans, et d'autres enfin durent jusqu'à la puberté (1). Ce qui tient vraisemblablement au peu d'énergie du système sanguin, qui n'étant point développé, ne peut exciter ces mouvemens fébriles et prompts qui caractérisent les maladies aiguës. Aussi l'enfance n'est-elle pas sujette aux affections que les anciens nommaient particulièrement ainsi, telles que la pleurésie, la péripneumonie, la néphritis, etc. (2).

Mais bientôt la puberté paraît et amène avec elle un nouvel ordre de choses (3); la taille s'accroît, les muscles chez l'homme se prononcent, les traits deviennent plus hardis et plus mâles; les yeux brillent d'un feu nouveau; les organes de la génération se développent, entrent en exercice, et établissent un centre nouveau d'action qui s'irradie sur tout le corps, change son habitude et altère profondément sa substance. La voix change et baisse d'une octave; la poitrine, par une sympathie aussi évidente qu'inexplicable, devient le centre et le foyer de la vie; le système artériel domine, pénètre partout avec activité, et y porte un degré de plus de force et de vie, condense et raffermit toutes les parties, et constitue le tempérament sanguin. Tout est changé jusques

---

(1) *Plurimæ verò affectiones pueris judicantur, partim in* 40 *diebus, partim in* 7 *mensibus, partim in* 7 *annis, partim ad pubertatem accedentibus.* Aph. 28, sect. 3.

(2) *Morbi hi antè pubertatem non fiunt pleuritis, peripneumonia, nephritis, etc.*

(3) *Cette époque s'étend depuis* 14 *à* 15 *ans, jusques à* 28 *ou* 35, *et renferme encore l'adolescence et la jeunesse qui n'en est que le complément.*

aux maladies qui se fixent dès lors dans la poitrine plus particulièrement qu'ailleurs, et se réalisent dans le système artériel; de lentes qu'elles étaient, elles deviennent rapides; de là les fièvres aiguës inflammatoires, les inflammations locales, les pleurésies, les péripneumonies, les hémorragies, etc. *Acutis adolescentia magis patet* (1). C'est aussi l'époque des anévrismes, de la phtysie pulmonaire, etc. (2).

Cette disposition des humeurs à la diathèse phlogistique, opère des changemens considérables dans l'économie animale, soit par son opposition à la diathèse muqueuse de l'enfance, soit en augmentant le ton et les forces de la machine entière.

L'observation a démontré, que des maladies de l'enfance, contre lesqu'elles l'art ne peut rien, et devient même nuisible, sont emportées par la révolution de la puberté (3). Ainsi les affections du système glanduleux, les éruptions cutanées, les croûtes laiteuses, etc. cèdent à son apparition; les maladies nerveuses ne sont pas aussi fréquentes, et cessent même sans retour; mais il en est aussi qui sont quelquefois fort opiniâtres, et qui deviennent même incurables passé cette époque. Telle est l'épilepsie de naissance, qui ne laisse aucun espoir de guérison, si elle échappe à l'influence de la puberté; et c'est en vain que l'art prétendrait la guérir : *quod vitium non possit vincere natura, ars non vincet* (4).

Malgré le grand nombre de maux qui paraissent assaillir le jeune homme, l'époque de la puberté n'en est pas moins la plus belle de la vie, et les maux dont elle délivre, sont encore en plus grand nombre que ceux qu'elle produit. *Pubertas plures tollit quam parit morbos* (5).

---

(1) CELSE, *lib.* 2, *cap.* 1.

(2) *Juvenibus sanguinis spuitiones, tabes, febres acutæ, morbi comitiales et alii morbi.* HIPP. aph. 29, sect. 3.

(3) *Rectè* PHILOTHEUS : *annis* (*inquit*) *pubertatis magna fit mutatio, ut puerorum morbi solvantur.* HOLLER. comm. aph. 28, sect. 3.

(4) HOLLERIUS, *l. c. aph.* 28, *sect* 3. HIPP. *de morb. sac.*

(5) HOLL. *ibid.*

Si la mortalité est plus considérable à cet âge, que dans l'enfance (1), c'est plutôt à l'acuité de ces maux qu'à leur multiplicité, qu'il faut l'attribuer (2).

Quand l'action de la vie, dit CABANIS, commence à rencontrer de fortes résistances, et le mouvement des fluides à se faire avec moins de facilité, ce sentiment de force et de bien-être qui caractérise la jeunesse ne disparaît pas tout à coup, mais il diminue de jour en jour d'une manière remarquable (3). C'est ainsi que l'homme s'avance graduellement vers l'âge mûr (4). Peu à peu la pléthore artérielle diminue, et la veineuse prend le dessus, le système de la veine-porte devient dès lors le centre des mouvemens qui cessent de se diriger au-dessus du diaphragme. Le foyer de toutes les affections se fixe dans les organes épigastriques, et le foie est surtout celui dont l'action est la plus marquée; il donne au tempérament un caractére nouveau par la modification qu'apporte dans les humeurs la surabondance de la bile qu'il secrète.

Dans l'âge mûr les hémorrhagies ont rarement lieu par les parties supérieures, les hémorroïdes les remplacent; les varices remplaçent aussi les anévrismes; les crises et les métastases ont lieu ou par les diarrhées, ou vers les parties inférieures. L'on y rencontre aussi le cholera-morbus,

---

(1) *Le premier période de la vie où la mortalité respective diminue d'année en année, est celui de l'enfance. Le second période où la mortalité croît, est celui de la jeunesse.* BARTHEZ, sc. de l'h. p. 319.

(2) *Ces maladies sont souvent si dangereuses, que les anciens n'avaient pas hésité de ranger cet âge parmi ceux où l'on courait le plus de danger L'âge de 21 ans, en effet, qui semble être l'apogée de la vie, est celui où les maladies inflammatoires ont le plus d'intensité. C'est aussi d'après les tables de mortalité, le moment de la jeunesse où il meurt le plus de monde.* [*V.* BARTHEZ, *sc. de l'h.* BUFFON, *hist, nat. de l'h.*]

(3) *Infl. des âges sur les id. t.* 1, *p.* 285.

(4) *Cet âge commence où finit la jeunesse, c'est-à-dire, à* 28 *ou* 35 *ans, et va jusqu'à* 49 *ou* 56 *ans.*

la dyssenterie, la fièvre ardente, les diarrhées chroniques, les pleurésies, les péripneumonies, etc. (1). Mais ces dernières affections n'ont plus ce caractère propre aux inflammations vraies et exquises de la jeunesse; elles sont au contraire lentes quelquefois et peu manifestes par leur complication avec la diathèse bilieuse ou muqueuse qui en augmente le danger.

Le sang jouit de très-peu d'activité dans le système de la veine-porte, tout doit donc se ressentir plus ou moins decette lenteur, de là les maladies hypochondriaques, les conjestions dans les viscères abdominaux, les inflammations chroniques du foie et des intestins. Les fièvres, dit le Professeur BARTHEZ, affectent à cet âge le période quarte dont les retours sont tardifs et dont la chaîne est longue [2] La tête qui soutient avec le foie et tous les organes du bas-ventre les plus étroits rapports, est souvent affectée sympathiquement, de là la frénésie, la léthargie, l'apoplexie, etc.

Cependant l'âge mûr est d'après les anciens et les observations modernes celui qui est le moins exposé aux viscissitudes; il semble tenir le milieu entre la jeunesse et la vieillesse par le genre de ces affections (3). C'est le moment où les solides et les fluides semblent se balancer réciproquement. Le Professeur BARTHEZ l'appelle *l'âge consistant* [4]. Aussi n'est ce guère que vers la fin de cette époque ou à la septième ou huitième septenaire, que ces maladies ont plus particulièrement lieu. Là s'opère une révolution qui modifie sans doute l'économie animale de manière à la rendre plus susceptible de les contracter. Aussi cette époque n'est guère moins dangereuse pour les hommes que ne l'est pour

---

(1) *Ultrà hanc ætatem* [*juventutem*] *provectis asthmata, pleuritides, pulmonis inflammationes, lethargi, ardentes febres, etc.* HIPP. aph. 30, sect. 3.

(2) *Sc. de l'h. p.* 324.

(3) *Ætas media tutissima est quæ neque juventæ calore, neque senectutis frigore infestatur.* C. CELS. lib. 2, c. 1.

(4) *Sc. de l'h. p.* 319.

les femmes, celle de la cessation des règles. La pratique de la Médecine, dit l'élégant CABANIS, nous présente chaque jour le tableau de cette révolution, et la comparaison des tables de mortalité confirme ses effets [4].

Cependant l'homme échappe encore à tant de dangers et parvient enfin à la dernière époque, la vieillesse. Ici les infirmités accourent en foule, et viennent augmenter le nombre de celles qui existaient déjà. Tout semble concourir à l'envi pour précipiter le vieillard vers sa fin. Mais cet état extrême n'arrive heureusement que d'une manière insensible; le vieillard peut encore, pendant un certain espace de temps, jouir des mêmes facultés que l'âge mûr qu'il vient de quitter; c'est presque le même tempérament, avec cette seule différence, que dans la vieillesse les humeurs n'ayant plus le même degré de vie et de fluidité, sont plus visqueuses, le mucus surabonde et forme ainsi ce que les anciens appelaient atrabile. C'est le tempérament mélancolique des modernes.

Ce premier période de la vieillesse qui conserve encore beaucoup de ressemblance avec l'âge viril et participe même à ses maladies, s'appelle *verte vieillesse*, l'autre est *la vieillesse décrépite*.

Dans le premier periode, les fonctions commencent à languir, les sécrétions se font moins bien qu'auparavant; le ralentissement de la circulation dans le système hépatique augmente et vient renforcer la disposition aux congestions hypocondriaques, les humeurs tendent à la dégénération; elles se décomposent, et produisent des maladies dangereuses; le phosphate calcaire surabonde et produit la goutte, la gravelle, la pierre, etc. C'est à cette époque aussi que certaines évacuations habituelles ou naturelles cessent, telles que les hémorroïdes, dont la disparition est suivie des plus fâcheux accidens, comme l'apoplexie, les rhumatismes, etc.

Dans le second période tout va en empirant, la peau n'a plus cette cette souplesse, ce ton, qui la rendait l'émonctoire général; la transpi-

---

(3) *Infl. des âges sur les id. p.* 291.

ration insensible ne se fait plus, de là les affections multipliées des membranes muqueuses, les catharres, les toux, les affections des poumons qui menacent sans cesse de suffocation, les catharres de la vessie qui donnent lieu aux urines glaireuses, ardentes et difficiles, etc..... Enfin, la roideur dans les mouvemens, l'imperfection des fonctions, augmentent tous les jours, l'abolition des sens en partie, la sensibilité émoussée et presque éteinte, tout annonce une destruction prochaine et totale, terme inévitable de tout ce qui reçut la vie.

De même que chaque époque de la vie influe sur un système d'organes particuliers, et modifie ainsi le tempérament et les maladies des divers âges ; ainsi les saisons, dans leur marche successive, offrent absolument le même ordre de phénomènes. Chacune d'elles aussi exerce à son tour son influence sur un organe particulier, le frappe d'une débilité relative, et le rend ainsi le ceutre de toutes les affections ; et ce rapport est si direct et si bien marqué par l'analogie et l'identité même des maladies qu'elles développent, qu'on peut comparer d'une manière assez exacte, l'hiver à l'enfance, le printemps à la jeunesse, l'été à l'âge mûr et l'automne à la vieillesse.

Ainsi l'hiver affaiblit relativement les parties supérieures, et y détermine tous les mouvemens. De là les maladies que nous avons vu affliger l'enfance, et la vieillesse même, qui, par la nature de ses affections, s'en rapproche sous beaucoup des rapports. Le printemps, de même que la révolution de la puberté porte son impression sur la poitrine, et y fixe les maladies ; l'une et l'autre époque produisent sur le système artériel le même effet, er impriment aux maladies le même caractère phlogistique, etc. Enfin, l'été et l'automne offrent la même analogie avec l'âge mûr, et une partie de la vieillesse ; même modification dans les organes et dans les humeurs, et par conséquent mêmes maladies. J'ai cru superflu de parler ici plus au long des affections des saisons en particulier ; leur analogie, ou pour mieux dire, leur identité avec celles des divers âges, auxquelles elles se rapportent, est si marquée, que ce serait une répétition inutile de ce que j'ai dit plus haut.

Lorsque les saisons se succèdent ainsi avec les caractères propres à chacune, la constitution de l'année, est appelée *naturelle* ; les maladies

qui les suivent dans le même ordre, sont peu dangereuses et de courte durée. *Si tempora tempestive ac ordinate se habuerint, morbos judicatu faciles faciunt* (1). En effet, les affections de l'une, sont détruites par l'influence de la suivante, ensorte que les maladies de l'hiver, sont enrayées par la constitution du printemps, celles du printemps par l'été et ainsi desuite. La différence qu'apporte chaque saison dans la nature d'une maladie, presque insensible, si l'on compare entr'elles deux saisons immédiatement suivantes, devient encore plus frappante, si l'on met en parallèle deux saisons éloignées. Ainsi en comparant l'hiver et l'été, sans faire attention à la saison intermédiaire, et de même le printemps et l'automne, on sentira mieux l'influence de chacune, et l'on pourra dire avec HIPPOCRATE (2), que les maladies qui augmentent en hiver, finissent en été, et que celles qui s'exaspèrent en automne, se terminent au printemps et réciproquement (3).

Mais une constitution présente bien rarement cette régularité; les météores, la situation des lieux, le climat, sont autant de circonstances qui tendent à l'altérer, en changeant le caractère des saisons. Or, cette altération peut avoir lieu de plusieurs manières; ou ce caractère est poussé à l'excès, ou il y a permanence dans cet excès, ou enfin échange de caractères avec un autre. Dès lors la constitution n'est plus appelée *naturelle*, on la nomme *médicale* (4). Lorsque cette altération est assez sensible et assez considérable pour devenir permanente, et passer les bornes de la saison qui la produite, elle s'étend sur l'année entière, devient épidémique, et frappe de son cachet particulier toutes les maladies de cette année, et même des suivantes, si elle est assez constanre

---

(1) *HIPP. de hum.*

(2) *Le Profes. BROUSSONET, Séméïot. p.* 24.

(3) *Quicumque morbi hyeme augescunt, æstate desinere solent; quicumque verô æstate augescunt, hyeme finire consueverunt. Quicumque autem morbi vere fiunt, ad autumnum eorum discessum fore expectare oportet. HIPP. de nat. hom.*

(4) *Le Profess. BROUSSONET, Séméëot. p.* 25.

pour devenir stationnaire. Toutes les saisons sont susceptibles d'éprouver le même changement, et d'influer, par conséquent, sur le caractère de la constitution entière, mais l'automne est de toutes, celle dont l'influence est la plus manifeste; aussi était-ce à cette saison qu'HIPPOCRATE faisait commencer son année médicale. C'est là dessus aussi qu'est fondée la doctrine des épidémies, et le Médecin observateur doit y faire la plus grande attention (1).

Dans une constitution naturelle, les qualités sensibles de l'air influent seules sur la production des maladies, qui changent de nature en même temps que de forme, par l'établissement d'une nouvelle diathèse. Dans une constitution médicale, au contraire, ces maladies n'ont presque rien de commun avec les qualités sensibles de l'air; ensorte qu'une maladie inflammatoire, s'étendra sur l'année entière, ne perdra rien de son caractère quels que soient les changemens qu'éprouve l'atmosphère; et le traitement devra être toujours le même pour le fonds (SYDENHAM). D'où l'on conclut que ces qualités sensibles de l'air, influent plus sur la forme que sur la cause matérielle de la maladie.

L'on peut donc aussi dire, avec quelque vraisemblance, que le plus souvent la succession des maladies, suivant l'ordre des saisons, n'est qu'une simple succession de symptômes. Chaque saison, par son influence sur un organe particulier, y introduit une faiblesse relative, qui détermine la maladie épidémique à s'y fixer; on peut donc la regarder comme causes occasionelles de son développement, dans la poitrine au printemps, dans le bas-ventre en été et en automne, etc.

Mais ces saisons deviennent par là même critiques, les unes par rapport aux autres, par la direction nouvelle que chacune fait prendre aux humeurs, qui cessent alors de se porter plus long-temps sur la même partie. La nature des crises est même absolument différente, et analogue à celle de l'organe qui est devenu le siége nouveau de la mala-

---

(1) *La maladie qui règne avec le plus de fureur à l'équinoxe d'automne et qui fait alors le plus de ravages, donne son nom à la constitution de toute l'année.* SYDENHAM, *méd. prat. t.* 1, *p.* 9 - 10.

die. HIPPOCRATE nous apprend (épid.) que la fièvre ardente qui régna une grande partie de l'année, se jugeait au commencement par des hémorragies, et qu'à l'arrivée de l'automne, elle se jugeait par les hémorragies et les déjections bilieuses en même temps. *Quibus sanguis erupit, ad dyssenteriam transitus factus est* (1). En général, dit GRIMAUD, une constitution épidémique qui excite au printemps des affections de poitrine, se termine vers l'automne, par des flux de ventre de même nature (2).

Ce serait peut-être ici le lieu de parler des épidémies, et l'on semble y être conduit naturellement ; mais elles ne se rapportent cependant à mon sujet que d'une manière indirecte. Mes forces d'ailleurs, ne me permettent pas de prolonger davantage une dissertation, que je n'ai entreprise, que pour satisfaire au devoir qu'une École célèbre impose à tous ses élèves. Elle me pardonnera, j'espère, les omissions, les imperfections nombreuses qui ont dû s'y glisser nécessairement, et me jugera avec sa bienveillance ordinaire.

In magnis voluisse sat est....

---

(1) *Lib.* 1. *constitut.* 3.

(2) *Cours de f. t.* 1. *pag.* 270. *SYDENHAM, l. c. PRINGLE, mal. des arm. t.* 1.

PROFESSEURS

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

Médecine légale. — G. J. RENÉ, *Directeur.*

Physiologie, et Anatomie. — C. L. DUMAS. / J. M. J. VIGAROUS.

Chimie. — J. A. CHAPTAL. / J. G. VIRENQUE.

Matière médicale et Botanique. — A. GOUAN. / J. N. BERTHE.

Pathologie, Nosologie et Météorologie. — J. B. T. BAUMES. / P. LAFABRIE.

Médecine opérante. — A. L. MONTABRÊ. / . . . . . .

Clinique interne. — H. FOUQUET. / V. BROUSSONET.

Clinique externe. — J. POUTINGON. / A. MEJAN.

Accouchemens, maladies des femmes, éducation physique des enfans. — J. SENEAUX. / . . . . . .

Paul-Joseph BARTHEZ, Médecin du Gouvernement.

Auguste BROUSSONET.

Histoire naturelle appliquée à la Médecine, à la Chimie et aux Arts. — DRAPARNAUD, conservat.